

choisir



**œcuménisme :
plusieurs demeures,
une maison**

choisir revue mensuelle

Revue de pères jésuites

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 CAROUGE (Genève)
Administration et abonnements :
tél. 022/827.46.76
administration@choisir.ch
Rédaction :
tél. 022/827.46.75
fax 022/827.46.70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Directeur

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Pierre Emonet s.j., réd. en chef
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue de la Lombardie 4
1950 Sion
tél. 027/322.14.60

Bibliothèque

Axelle Dos Ghali

Documentation

Marie-Thérèse Bouchardy

Promotion

Robert Decrey

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an: FS 80.–
Etudiants, apprentis, AVS :
FS 55.–
CCP: 12-413-1 «Choisir»
Pour l'étranger :
FS 85.– Par avion : FS 90.–
€ : 53.– Par avion : € 55.–

Prix au numéro : FS 8.–

En vente dans les
librairies Payot

Choisir = ISSN 0009-4994

Editorial

2 **Comme on aimerait y croire !** *par Jean-Bernard Livio*

Actuel

Spiritualité

8 **La mémoire du futur** *par Marc Donzé*

9 **Ecouter l'autre, écouter le Tout-Autre**
par Cosette Odier et Francine Carrillo

Eglises

13 **Denys d'Alexandrie, homme de concorde**
par Attila Jakab

16 **Orthodoxie - catholicisme : ethnocentrisme**
par Pierre Vuichard

20 **Le Père Alexandre Men, mon ami**
par Simon Markish
récit recueilli par Alessandra Lukinovich

Economie

25 **La théorie économique libérale :
science ou idéologie ?** *par Yvan Mudry*

Société

30 **Greenpeace : un exemple de communication médiatique**
par Valérie Bory

Libres propos

33 **D'une Eglise à l'autre** *par Jean-Bernard Lang*

Lettres

37 **Tombeau pour Roger Peyrefitte** *par Gérard Joulié*

Livres ouverts

39 **Un défi à relever** *par Charles Devaud*

40 **Pour une éthique de la science** *par René Longet*

Livres reçus

ILLUSTRATIONS

Couverture : Pierre Emonet, Montréal

p. 14 : Musée d'art copte (Vieux Caire) ; p. 18 : Pierre Emonet ;

p. 21 : Andreev Victor ; p. 23 : Simon Markish ;

p. 28 : CIRIC/J.-C. Gadmer ; p. 31 : Greenpeace/Mortimer ;

p. 35 : Pierre Pittet ; p. 38 : Jean Louvel

Les titres et intertitres sont de la rédaction

Comme on aimerait y croire !

Un premier éditorial de l'année se devrait d'être délibérément tourné vers l'avenir. Un regard en arrière pourtant s'impose pour mieux baliser la route à venir. Et ce d'autant plus après cette année 2000, trop longtemps annoncée et programmée comme l'année de toutes les espérances. Réalisées ? L'an 2000 fut pour la famille catholique de par le monde l'année du Jubilé, l'année d'une Porte ouverte et de demandes de pardon, celle des JMJ à Rome, celle de cet extraordinaire voyage de Jean Paul II en Terre Sainte, où le pape se montra comme jamais porteur d'une parole de réconciliation entre peuples, religions et cultures trop souvent en opposition.

Et pourtant, dans le même temps, cette année restera aussi marquée par l'écrit d'un dicastère de cette même Eglise catholique venant une nouvelle fois démontrer combien l'enthousiasme confessant peut rapidement devenir rejet de l'autre différent. Car comment ne pas se réjouir devant l'affirmation, trop souvent camouflée, que le monde est sauvé et que l'humanité - par conséquent chacune et chacun d'entre nous - n'a qu'un seul Seigneur et maître ! Mais crier à la face du monde cette joie d'un avenir certain ne signifie pas pour autant en condamner du même coup le grand nombre à en être exclu. On en viendrait à se réjouir de la récente proclamation du Patriarcat orthodoxe de Moscou, porteuse du même contenu, *Jésus Christ est Seigneur et sauveur*, et de sourire à la lecture de ce texte où l'on découvre les mêmes accents d'absolutisme restreint à cette seule Eglise. Déjà qu'en tant que catholique genevois j'éprouve quelque peine à devoir accepter en cochant ma déclaration d'impôts l'appellation : *Eglise catholique (c'est-à-dire universelle) romaine (c'est-à-dire très locale) !* Comment ne pas se poser la question d'une telle appellation, à l'heure où tant de catholiques, à bon droit, «protestent» contre des structures ecclésiales qu'ils souhaiteraient de tout cœur voir se «réformer» plus rapidement !

Mais plutôt que de regarder vers l'intérieur, n'est-ce pas l'heure, en ce début d'année, de laisser le regard de l'autre se poser sur ce que je suis, l'entendre me remettre en question, voire m'enrichir de sa façon de me comprendre. Accepter ce regard de l'autre sur soi-même, voilà qui peut nous faire regarder cette année nouvelle avec espoir. Plusieurs articles du présent numéro proposent une orientation œcuménique à notre lecture : Pierre Vuichard explique la vision orthodoxe de l'Occident par une différence de culture ; Jean-Bernard Lang témoigne d'une expérience confessionnelle intéressante. Quant à l'annonce de la grande fête du 21 janvier à Genève, dans le cadre de la semaine de prière pour l'unité des chrétiens, elle veut marquer d'une pierre blanche une histoire déjà longue : en effet, en novembre 1986, les chrétiens de Genève s'étaient réunis en une semaine de fête pour manifester leur commune appartenance à Jésus-Christ et baliser leur route de *chrétiens vers l'an 2000*. Comment aujourd'hui orienter celle qui s'ouvre sur le 3^e millénaire ?

O n n'entend que trop souvent des voix s'élever pour proclamer que l'œcuménisme a vécu. Ce qui est certain, c'est qu'il est passé le temps d'attendre de nos autorités d'Eglises qu'elles décident ce qui est confessionnellement correct. Il y a au contraire urgence de confesser correctement ce que des communautés, paroisses, groupes de chrétiens vivent dans leur quotidien, en se risquant de mettre le monde au défi de l'Évangile. Le «vivre ensemble dans l'œkoumène» n'est pas un plus, c'est une exigence de vérité proclamée par Jésus. Ne pas le reconnaître est devenu suicidaire pour n'importe quelle Eglise qui se réclame de son nom. La société dans laquelle nous vivons tente par tous les moyens, mondialisation oblige, d'aplanir les différences, ce qui revient à obliger les petits à se plier à la doctrine des grands. L'Évangile, au contraire, n'est pas un message réducteur, mais une invitation à *écouter l'autre pour écouter le Tout-Autre*.

S ouhaitons que l'année qui s'ouvre allie courage et réalisme. Il suffit de repérer autour de soi la floraison en Eglise de micro-réalisations qui offrent des lieux de vie, de respect des diversités et d'ouverture aux autres «autres». Les très beaux textes votés en Assemblée diocésaine 2000 en sont quelques exemples parmi d'autres pris dans la vie d'une Eglise locale. Ne pas les entendre, ne pas oser les mettre en pratique, c'est engager sa responsabilité de manière active pour reculer le jour où Il viendra, et précipiter les découragés dans un mouvement de fuite vers d'autres lieux où ils croient pouvoir trouver l'espérance.

Q uelqu'un aurait dit - on l'attribue souvent à André Malraux - du XXI^e siècle, qu'il sera spirituel ou ne sera pas ! Voilà bien le défi à relever. Non de façon mondiale, ce qui risquerait fort de nous ramener très vite au *tohu bohu* d'avant la création, *informe et vide* - comme le décrit de manière très imagée le récit biblique des origines -, là où les originalités sont prises avec tellement de recul que l'ensemble finit par manquer de couleurs et de nervures. Mais en s'engageant délibérément dans le défi œcuménique, que l'on pourrait signifier par un engagement en trois dimensions de chacun et de tout l'être : laisser l'autre me reconnaître pour se reconnaître mutuellement, en respectant les différences culturelles, au-delà des clivages de l'histoire ; chercher à construire ensemble tout ce qui peut se vivre œcuméniquement ; et célébrer ensemble, parce qu'ensemble nous Le prions et qu'ensemble nous Le vivons, Lui le seul et unique Seigneur.

A fin que le conditionnel trop poli (*on voudrait bien pouvoir y croire*) soit banni de notre quotidien et laisse la place à l'acte de foi : *on y croit, et on en vit !*

Jean-Bernard Livio

Laïcs et œuvre missionnaire

Info Dans une interview accordée à l'agence de presse APIC, Joseph Meili, supérieur général des Missionnaires de Bethléem, a expliqué que, dorénavant, la direction de l'œuvre sera assumée conjointement par des laïcs et des religieux. Cette décision donne suite à l'important engagement des

laïcs dans les activités missionnaires. En Amérique latine, par exemple, il y a toujours plus de laïcs actifs. *Il n'est donc pas possible qu'un tout petit groupe prenne des décisions pour un plus grand groupe*, estime J. Meili, pour qui la nouvelle forme de direction doit résoudre ce genre de situation.

Abus de prières

Info La Congrégation pour la doctrine de la foi met en garde contre certains abus dans les réunions de prières organisées dans le but de guérir des malades. Le cardinal Ratzinger et Mgr Bertone, préfet et secrétaire de la Congrégation, soulignent la différence entre les prières de guérison et les prières d'exorcisme. Elles ne doivent pas faire partie des célébrations de la messe et des sacrements, ni de la liturgie des

Heures. On peut toutefois prier pour les malades au cours d'une messe, précise l'*Instruction sur les prières pour obtenir de Dieu la guérison*.

Par ailleurs, lorsque surviennent des guérisons, celles-ci doivent être soumises aux autorités ecclésiastiques compétentes. Dans ce cas, il faut attribuer ces guérisons à l'Esprit Saint et non pas à un *charisme de guérison* d'une ou plusieurs personnes.

Euthanasie active

Info Zurich est la première ville suisse à autoriser la mort volontaire et accompagnée. Dès le début de cette année, les personnes âgées pourront obtenir une aide au suicide à l'intérieur d'un établissement médico-social ou un home. La capacité de discernement du patient doit être intacte et il ne doit pas faire l'objet de pressions. De leur côté, après ratification de leur Sénat, les Pays-Bas seront le premier pays au monde à dépénaliser l'euthanasie active pour les enfants à partir de 12 ans avec l'accord des parents.

Christian Kissling, éthicien, secrétaire de la Commission nationale suisse Justice et Paix, estime qu'*un aumônier ne peut pas aider quelqu'un à mettre fin à ses jours*. Il

affirme que *les expériences cliniques montrent que le désir de mourir exprimé par les malades chroniques est souvent un appel à l'aide, face à une solitude devenue insupportable et à de mauvais soins*. Répondre à l'*appel désespéré de ces patients en les aidant à mettre fin à leurs jours est hautement discutable sur le plan éthique*.

Le théologien bernois voit un malaise dans le système de santé entre le fait que l'on sauve à tout prix des vies mises en péril par les accidents ou la maladie, alors que les malades chroniques *n'ont droit en revanche qu'au strict minimum, faisant les frais des restrictions de personnel et de la surcharge croissante des travailleurs de la santé*. Avec l'aide au suicide, demande-t-il, *est-ce que l'on ne cherche pas*

à réduire le coût élevé de la prise en charge des malades chroniques ? S'interrogeant sur la dignité, il poursuit : *Si une personne souffrante pense qu'elle n'est plus digne de vivre à cause de sa déchéance physique, c'est peut-être que son entourage lui renvoie cette image indigne en lui prodiguant trop peu de soins, de soutien psychologique et d'attention.*

Quant à l'Académie pontificale pour la vie, elle réaffirme la différence entre *procurer la mort et permettre la mort. La première attitude refuse et nie la vie, tandis que la deuxième en accepte l'accomplissement naturel.* Elle met en garde contre tout acharnement thérapeutique et encourage les soins palliatifs.

Prostitution en Europe

Info L'argent lié à la prostitution représente 60 milliards de francs français, estiment les évêques de France, soit la moitié de l'argent lié à la drogue, un trafic organisé par les mêmes milieux. Femmes des pays de l'Est, d'Afrique, d'Amérique, mais aussi hommes et enfants sont poussés à la prostitution. Une forme d'esclavage humain, déclarent les évêques, pour qui la prostitution ramène *les relations humaines au rang d'une marchandise*. Toutes les conventions internationales sont claires, même la Charte du tourisme. Toutes disent que *la prostitution et le mal qui l'accompagne sont incompatibles avec la dignité de la personne*

humaine et que les Etats ont convenu de punir toute personne qui embauche, entraîne ou détourne en vue de la prostitution une autre personne, même consentante.

La déclaration des évêques met le doigt sur le risque de banalisation consistant à distinguer *prostitution libre et prostitution forcée*. Il y aurait ainsi une *bonne* et une *mauvaise* prostitution... Les évêques vont demander aux instances internationales de refuser d'assimiler la prostitution à un métier et à l'ONU de créer un mécanisme de contrôle pour appliquer la Convention de 1949 contre la traite d'êtres humains et l'exploitation de la prostitution d'autrui.

Résistance d'un évêque allemand

Info Mgr Kamphaus, évêque du diocèse de Limbourg, continue de faire la sourde oreille aux exigences du Vatican en matière de centres de consultation pour femmes enceintes. Il demeure le seul évêque à délivrer des certificats nécessaires à l'autorisa-

tion des interruptions de grossesse, ignorant ainsi les exigences exprimées l'an passé par le pape pour que cesse cette activité de l'Eglise en Allemagne (cf. *Tensions entre Rome et l'Eglise allemande*, in **choisir**, n° 483, mars 2000, pp. 13-16).

Vie consacrée en France

Info Les Congrégations françaises qui s'occupent d'éducation et de santé sont promises à une mort certaine, estime le Père Gérard Lachivert, secrétaire de la Conférence

des supérieurs majeurs de France. Fondées dans un but unique, elles rencontrent des difficultés lorsque leur but n'est plus l'apanage des religieux. En revanche, les nouvelles

formes de vie consacrée, nées après le concile Vatican II, font preuve de vigueur et sont appelées à se développer. Parmi elles, la Congrégation de Saint-Jean, fondée en 1975,

qui compte 310 religieux dont l'âge moyen est de 35 ans. Quant aux ordres traditionnels, comme les jésuites ou les dominicains, ils se portent plus ou moins bien.

Torture en Algérie

Info Le Conseil de la Fédération protestante de France (FPF), réuni à Paris le 9 décembre, a exprimé son soutien à une lettre ouverte de l'Action des chrétiens pour l'abolition de la torture (ACAT) adressée au président Chirac et au premier ministre Jospin. La FPF demande au gouvernement de reconnaître et de condamner officiellement les actes de torture et les assassinats perpétrés par la France durant la guerre d'Algérie et dénonce les propos inacceptables de certains généraux affirmant que la torture est un mal nécessaire en temps de guerre. *Censées lutter contre le terrorisme*

ou répondre aux exactions, ces méthodes inhumaines ont fait basculer les indécis et ont gravement nui à l'image de la France. Elles s'inscrivaient en outre dans la continuité de pratiques anciennes, destinées à maintenir le système colonial, affirme la lettre de l'ACAT (...) Reconnaître officiellement les faits et la responsabilité de la France est un préalable indispensable pour favoriser la réconciliation et pour nous donner le droit moral de condamner son usage dans les nombreux pays où elle reste couramment utilisée à l'encontre des prisonniers politiques ou de droit commun.

Alliance pour la paix

Info L'Alliance œcuménique pour la défense des causes de paix et de justice a tenu début décembre, à Genève, sa séance constitutive. Y a pris part un vaste éventail d'organisations rattachées aux Eglises, entre autres du Conseil œcuménique des Eglises et des Communions chrétiennes mondiales. Plusieurs organisations catholiques feront partie de cette Alliance, comme Pax Christi International ou Franciscains International.

L'objectif de cette Alliance : *influencer les lignes politiques et les pratiques des gouvernements, des institutions internationales et des milieux économiques, afin d'instaurer un monde plus juste, plus pacifique et plus viable.* Elle s'inspire en partie de la Campagne Jubilé 2000 pour l'annulation des dettes des pays les plus pauvres et de la Campagne internationale pour l'interdiction des mines terrestres.

Réfugiés : solutions boiteuses

Info Le Service jésuite des réfugiés a 20 ans. Pour marquer cet anniversaire, les supérieurs provinciaux de la Compagnie de Jésus publient une déclaration dans la-

quelle ils invitent les gouvernements et l'Union européenne à élargir leur politique d'accueil. Ils attendent des médias une information distanciée des clichés xéno-

phobes. Il y a, en effet, cinquante millions de réfugiés dans le monde, mais seuls 360 000 d'entre eux sont accueillis par les pays de l'Union européenne. Les supérieurs jésuites relèvent l'exploitation éhontée des réfugiés par les trafiquants et soulignent que les me-

sures gouvernementales contre l'immigration clandestine ne font que la rendre plus pénible pour les victimes. De même, la fermeture des frontières de l'Europe des quinze ne fait que déplacer le problème vers l'Est.

Kurdes de Turquie : situation aggravée

Info La situation du peuple kurde installé à l'Est de la Turquie est devenue insupportable : des villages sont vidés de leurs habitants, les arrestations pour motif politique se multiplient et la torture continue d'être pratiquée dans les prisons, comme dans les commissariats. Le Comité d'aide au peuple kurde de Turquie, organe de l'ACAT, a dénoncé les tortures à l'aide de photos prises

par les détenus eux-mêmes. Ils ont été derechef jetés au cachot, affirme le Comité. L'ACAT-Suisse et la Fondation Lykav pour l'aide humanitaire et le développement des Kurdes en Turquie a ouvert un centre à Diyarbakir. Une formation professionnelle, des cours d'alphabétisation et une assistance médicale y sont assurés aux Kurdes, malgré les expulsions prononcées... par la police turque.

Islamisation de la Bosnie

Info Le cardinal Puljic, archevêque de Sarajevo, déplore l'islamisation massive de la capitale bosniaque. Rien que dans le district de Sarajevo, quarante-neuf mosquées sont en projet ou en construction. L'Ouest finance la reconstruction des mai-

sons et des rues, les pays islamiques celle des mosquées. Si les relations de l'Eglise avec les chefs traditionnels musulmans restent bonnes, il n'en est pas de même avec les jeunes imams venus de l'extérieur qui prêchent un islam militant et idéologique.

Israël : des citoyens inégaux

Info Selon un sondage commandité par le New Israel Fund, le sentiment d'inégalité entre juifs et arabes israéliens serait à la source des sanglantes émeutes d'octobre au cours desquelles treize arabes israéliens ont été abattus par balles. Questionnés sur le genre d'Etat dans lequel ils désirent vivre, juifs et arabes se distinguent clairement : 41% des arabes contre 29% des juifs déclarent vouloir vivre dans un *Etat démocratique*, 41% d'arabes et 29% de juifs dans un *Etat de tous ses citoyens* et 9% d'arabes contre 48% de juifs dans un *Etat juif démocratique*.

Les arabes israéliens, qui représentent 18% de la population, avaient voté à plus de 90% en faveur d'Ehud Barak lors des élections de 1999. Ils se sentent trahis dans leurs attentes et estiment que le premier ministre n'a rien fait pour corriger les discriminations dont ils sont victimes (confiscations de terres, inégalités socio-économiques, discrimination dans l'emploi, inégalité face à la justice). Ainsi, par exemple, le vote sur l'abolition de la mention de la nationalité sur la carte d'identité israélienne, a une fois de plus été repoussé en novembre passé.

La mémoire du futur

La mémoire, ça concerne le passé. Au moins pour un Occidental moderne, rompu à la pensée cartésienne. Et si la mémoire concernait aussi le futur ! Ce paradoxe n'effraie pas un Oriental, hébreu ou arabe. Se souvenir du futur, c'est tout naturel dans le monde de la Bible.

Mais peut-être n'est-ce pas aussi éloigné de nous qu'il y paraît au premier abord ! Une femme enceinte, par exemple, se souvient du futur qui l'attend : l'accouchement et la joie d'entendre le premier cri de l'enfant. Elle s'en souvient facilement si elle n'en est pas à son premier enfantement. Mais même si elle n'a jamais encore fait le travail de mise au monde, elle sait, par la mémoire immémoriale des femmes déposée en elle, ce qui l'attend dans quelques mois ou quelques semaines. Elle goûte par avance la joie de la naissance et cette joie déjà la porte, l'encourage, la vivifie.

Le peuple hébreu vit très fort la mémoire du futur. Il la proclame à chaque célébration de la Pâque : *l'année prochaine à Jérusalem*. Le Dieu qui nous a fait sortir de l'esclavage, qui nous a engendrés à la liberté, qui nous a rassemblés un jour sur la montagne de Judée, continue la même œuvre à travers les siècles. Il est toujours en train de nous libérer et de nous rassembler. C'est mystérieux, obscur parfois, mais réel. Car Dieu est Dieu, le même hier, aujourd'hui et demain.

Sans toujours en avoir conscience, le peuple chrétien vit aussi la mémoire du futur. Il l'annonce en chaque eucharistie : *nous attendons ton retour dans la gloire, Seigneur Jésus*. Cette annonce, qui a l'air de passer fugacement au cours du rite, a besoin d'être appuyée. Ce retour dans la gloire, il est

déjà là, aussi sûr que la naissance de l'enfant quand la grossesse se passe bien. Car il repose sur Jésus-Christ, qui nous attire tous ensemble dans l'intimité, dans la paix, dans la lumière du Père et qui marche avec nous tous les jours jusqu'à la fin des temps. Même Occidentaux, nous pouvons avoir le souvenir d'un événement qui n'est pas encore arrivé ; ou, de façon plus exacte, d'un événement qui est déjà commencé, mais qui n'a pas encore produit tous ses effets.

Cette mémoire du futur est le fondement de l'espérance. Car il ne saurait y avoir d'espérance vraie sans une promesse qui prenne appui dans la réalité. Le fondement stable et réel, c'est Dieu, celui dont l'Apocalypse affirme qu'il est, qu'il était et qu'il vient. Dieu Amour, qui n'est pas illusion ou projection, car il a fait sentir dans l'expérience des hommes sa trace de libération, de miséricorde, de vie ; Dieu solide autant qu'un rocher et tendre autant qu'une caresse de sable. La promesse, c'est ce monde si désirable que les disciples d'Emmaüs ont entrevu au cœur d'eux-mêmes : l'aube discrète de la vie au soir de toutes les fatigues ; le monde où il n'y a plus ni deuil ni larme ni douleur mais la présence toute simple de Dieu.

Souvent, je me rappelle ce moment à venir. Je l'entrevois, je le visualise, je le sens, je l'entends, je le goûte. Il est vraiment déjà là. Je vois le monde soulevé par la présence du Christ ; je vois sa lumière s'infiltrer de partout. C'est là que je prends le courage de mettre un pas devant l'autre, en dépit de toute adversité. Mémoire du futur, si nécessaire à l'aujourd'hui.

Marc Donzé

Ecouter l'autre, écouter le Tout-Autre

par Cosette ODIER* et Francine CARRILLO**

Vendredi après-midi, salle de l'aumônerie protestante de l'Hôpital cantonal, une vingtaine de participant-e-s, deux animatrices. Nous venons de méditer un récit biblique, puis de partager notre expérience de rencontres vécues ces derniers jours, et soudain une participante s'écrie : «Je vais peut-être dire quelque chose de ridicule... mais écouter un texte biblique, se laisser interpeller par la Parole de Dieu ou écouter une personne qui nous raconte son histoire, c'est la même chose !» Nous avons souri, n'était-ce pas justement cette intuition que nous voulions partager avec les personnes participant à cette session ?¹

Quand deux femmes pasteures mettent ensemble leur expérience professionnelle enracinée dans des terrains différents, il arrive que s'ouvre un chemin de créativité dont elles sont les premières à s'étonner. C'est en parlant à bâtons rompus des questions qui nous habitaient et du travail que nous faisons, l'une plus particulièrement dans le domaine de la formation à l'accompagnement et l'autre dans celui de la formation spirituelle, que nous avons acquis la conviction que ces deux voies n'en étaient qu'une et qu'il fallait désormais travailler ensemble la relation à l'autre et la relation à Dieu.

En effet - et toute la tradition judéo-chrétienne l'affirme avec force - l'accès à Dieu passe immanquablement par le visage de l'autre et si en s'approchant du divin, on s'éloigne de l'humain, c'est qu'on s'est trompé de Dieu ! Inversement, si en s'approchant de l'autre, on s'éloigne de Dieu, on s'expose à manquer la profondeur de la relation ! D'où la naissance d'un projet de formation dont l'originalité consiste à mettre en regard ce qui se passe dans la visite et ce qui se passe dans la méditation.

Cette formation est destinée avant tout à ceux et celles qui sont appelés à visiter des malades ou des personnes âgées, mais elle concerne en réalité chacun et chacune d'entre nous, tant il est vrai que nous sommes des êtres de relation, appelés quotidiennement à la rencontre et à l'échange, confrontés aussi à l'opacité des malentendus et des non-dits.

Notre objectif est d'offrir aux participants à la fois l'occasion d'approfondir leur vie spirituelle dans la perspective de la visite et celle de prendre conscience que la spécificité spirituelle d'une visite dépend plus d'une attitude intérieure que d'une série de gestes à accomplir. Car la justesse de notre relation à l'autre dépend avant tout de notre propre ancrage intérieur. C'est pourquoi nous avons choisi de travailler sur cet ancrage en apprenant à nommer ce qui nous fait vivre et en réveillant ainsi le désir de *chercher et trouver Dieu en toute chose*, pour reprendre la formule ignatienne bien connue.

* Pasteure, aumônier au Centre hospitalier universitaire de Lausanne.

** Pasteure à Genève.



L'écoute, une attitude difficile.

Ceux et celles qui font des visites au nom de l'Eglise pensent souvent qu'ils n'ont pas vraiment rempli leur mandat s'ils n'ont pas prié avec les gens et ils s'en culpabilisent. Or la spiritualité n'est pas ce qu'on ajoute à la vie, mais bien la vie vécue en profondeur et en vérité. C'est l'art d'être pleinement là, dans la relation qui s'offre sous l'instant. D'où l'importance de prendre conscience de ce qu'on l'on est en train de faire et de ce qui se passe lorsqu'on est dans le face-à-face avec Dieu ou avec l'autre. Comment est-ce que je me tiens ? Comment est-ce que j'écoute et reçois ce qui m'est dit ?

Quels mouvements intérieurs cela provoque-t-il en moi ? Etre présent à l'autre, à Dieu, ne va, en effet, pas de soi. C'est plus qu'une question de bonne volonté. C'est un véritable exercice spirituel qui nous requiert dans tout notre être et qui demande de l'endurance.

Dans la visite comme dans la méditation, il s'agit de mettre en place un cadre dans lequel il va être possible de faire un bout de chemin. On décide d'un début et d'une fin et on parcourt ensemble un certain nombre d'étapes. Prendre conscience de cela est libérateur, car on apprend ainsi à donner sans s'épuiser, à faire des choix sans se culpabiliser. Restent bien sûr les aléas de la relation qui interrogent toujours - et c'est tant mieux - notre volonté de maîtrise.

Un célèbre dicton de la tradition ignatienne conseille d'agir comme si tout dépendait de Dieu et rien de nous et de faire confiance à Dieu comme si tout dépendait de nous et rien de Dieu. C'est bien dans cette perspective, qui est celle d'une alliance entre le divin et l'humain, que nous cherchons à travailler la dimension spirituelle de la visite. Dans spirituel, il y a *spiritus*, le souffle. Et le souffle, bibliquement, c'est ce qui fait de nous des vivants, c'est l'haleine de vie insufflée par Dieu dans notre corps de terreux. C'est ce sur quoi nous ne pouvons pas mettre la main, mais qui fait pourtant que nous sommes ce que nous sommes.

Travailler à la dimension spirituelle de la visite, c'est donc prendre le temps de nous arrêter sur le mystère de l'humain, sur cet invisible qui se tient au fondement de ce que nous sommes et qui vibre dans toute rencontre vraie. C'est soigner la source qui coule en nous et sans laquelle nous ne sommes que désert. C'est revenir inlassablement à cette parole de vie qui nous fonde, en nous donnant d'exister pour autrui. Ensemble, nous apprenons à regarder au dedans pour regarder dehors autrement et faire ainsi du dehors un dedans ! *Dieu attend là où sont les racines*, dit Rilke. Si notre désir profond est d'être présents aux autres, il nous appartient de soigner ces racines qui nourrissent du dedans notre regard et notre manière d'être présents au monde. A travers le cheminement proposé, nous visons en fin de compte à nous ouvrir à la beauté et à la bonté d'une rencontre réellement habitée.

Se placer devant Dieu

Voici les étapes qu'ensemble nous avons explorées une à une. Entrer en visite, entrer en méditation, c'est découvrir paradoxalement, alors que nous souhaitons nous rendre totalement disponibles à l'autre, au Tout-Autre, une rigueur à fixer le cadre de cette rencontre. Méditer exige que nous réservions un temps, un espace, que nous trouvions une posture qui nous permettra de ne pas être dérangés, que nous ayons à disposition ce qui nous est nécessaire : Bible, bougie, coussin, livre de prière... Au fil du temps, un rituel s'organise... Nous n'entrons pas dans la rencontre avec Dieu n'importe comment. Cette organisation extérieure reflète notre disposition intérieure : *Me voici, Seigneur, totalement présent-e pour ce temps mis à part pour te rencontrer.*

Entrer en visite nécessite la même rigueur extérieure et intérieure. Combien de temps

pour cette visite ? Où rencontrer cette personne pour que nous soyons le plus confortable ? Comment organiser le peu d'espace dont je dispose pour créer un petit espace d'intimité ? Suis-je préoccupée par un souci personnel, par la visite précédente, par ce que je sais déjà de la personne que je vais rencontrer ? Autant de questions qui nous stimulent à prendre le temps de créer les dispositions intérieures et extérieures garantes de la meilleure écoute possible. Nous ne rencontrons pas l'autre n'importe comment, nous découvrons une personne dont l'histoire est unique et sur laquelle le regard de Dieu est posé avec reconnaissance et amour, exactement comme sur ma propre histoire.

Ecouter, dialoguer

Chaque matin, il éveille mon cœur pour que j'écoute comme un disciple, le Dieu qui m'ouvre l'oreille (Es 50,4). Le Dieu qui m'invite à écouter sa Parole, dans le silence, dans l'ascèse de tout ce qui m'encombre, c'est le Dieu qui m'a aussi créée pour écouter l'autre, pour le recevoir dans sa différence.

Or le principal obstacle à cette écoute est le manque de disponibilité. Il peut avoir différentes origines : souci de tout ce qui est à faire, encombrement de soi-même, de ses propres soucis. A un niveau plus inconscient, on peut craindre d'être ébranlé par ce qu'on va entendre, par trop de souffrance, trop de vie... Ecouter l'autre, c'est en effet être confronté à la différence, c'est accepter d'entendre des choses hors de son système de référence habituel, en marge de sa zone de sécurité. Une telle situation déstabilisante peut conduire soit à la fuir, soit à se protéger en récupérant l'autre dans son propre fonctionnement. Ni la prière ni la visite ne sont à l'abri de ces stratagèmes pour éviter les déplacements indispensables à une écoute, bien au contraire !

Pour écouter l'autre dans toute la profondeur de ce qu'il dit ou ne dit justement pas, il est évidemment aussi nécessaire de prendre la parole. D'où choisissons-nous alors de répondre à l'autre ? Du milieu de nos préoccupations et de notre propre échelle de valeur, ou bien du plus profond de nous, de ce lieu où sagement nous avons passé et repassé ce que nous entendions dans notre cœur ?

Une écoute qui prend le temps de recevoir la parole de l'autre nous incitera à prendre la parole avec empathie, à encourager l'autre à en dire davantage. Elle n'interrompra pas sans cesse pour interroger, elle ne jugera ni n'interprétera hâtivement, elle reflétera ce que je saisis dans le discours et les émotions exprimées, elle vérifiera. Au contraire, les conseils, les encouragements, les banalisations révéleront bien plus notre propre malaise et notre incapacité à entendre ce qui est partagé qu'ils ne révéleront une écoute attentive.

Accueillir le silence

Notre «oui» à la présence de Dieu dans notre vie, notre capacité à recevoir l'autre dans sa différence - nous l'avons redécouvert dans ce parcours - sont issus du même espace intérieur, du même silence. C'est dans ce silence que nous percevons le mouvement de l'Esprit de Dieu en nous, comme le souffle de celui ou celle qui existe à côté de nous. Ce souffle qui nous anime de notre premier cri à notre dernier soupir et qui se glisse dans notre respiration, ce souffle qui devient aussi lieu d'apaisement et de communion dans la rencontre avec l'autre.

Comme le silence est traditionnellement associé à l'écoute de la Parole de Dieu, nous découvrons que le silence, loin d'être obstacle à l'écoute de l'autre, en est le terrain fécondant. Quelle rencontre avec soi-même et avec l'autre que de risquer certains silences plutôt que de se précipiter dans une

parole qui bien souvent sonnera faux ! Risquer le silence dans la relation, c'est se donner le temps d'ajuster notre parole au souffle de la vie qui nous rencontre.

Pour ceux et celles qui se sont formés à la visite, le *verbatim* ou procès-verbal d'entretien est chose courante. Il s'agit de transcrire ce que notre mémoire nous livre d'un dialogue, puis de l'analyser pour mieux percevoir ce qui s'est passé en moi alors que je rencontrais cette personne. Quelles furent les entraves à la rencontre ? Quelles étaient les alternatives qui m'auraient permis de mieux respecter l'autre dans sa différence ? Ai-je atteint l'objectif que je m'étais fixé pour cette visite ? La tradition spirituelle, à la suite du dialogue entre Jésus et les disciples d'Emmaüs, nous invite aussi à relire notre journée, notre temps de prière dans le souci de déchiffrer la manière dont Dieu se rend présent dans notre vie et d'en rendre grâce. Encore un parallèle qui nous invite à vivre nos rencontres avec l'autre et avec le Tout-Autre avec toujours plus de conscience et de qualité de présence.

Cette session de formation a été conduite jusqu'ici avec trois groupes différents et l'aventure a été chaque fois passionnante, parce que la vie s'y offrait avec toute sa diversité de couleurs et d'ombres. Une chose est certaine, c'est que nous en avons retiré une grande joie et l'élan à vivre - avec toujours plus d'exigence - cette vie de relations qui nous est donnée jour après jour. En sachant mieux devenir «un» et en découvrant que si nous sommes enracinés intérieurement au bon endroit, alors toute rencontre devient prière comme toute prière est une rencontre !

C. O. et F. C.

¹ Ces réflexions sont issues de sessions organisées par le Service de formation à l'accompagnement et à la visite de l'Eglise protestante de Genève.

Denys d'Alexandrie, homme de concorde

par Attila JAKAB*, Genève

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Eglise est agitée par des tensions où les partisans du droit et de la rigueur s'affrontent avec ceux du dialogue et de la miséricorde. A la fin du III^e siècle, grâce à sa modération et à ses qualités de médiateur, l'évêque d'Alexandrie, Denys, a su éviter à son Eglise bien des problèmes qui ont mis en effervescence les communautés chrétiennes. Une belle figure de pasteur pour temps de crise.

Denys le Grand († v. 264-265) fut le premier évêque d'Alexandrie dont l'activité littéraire et épiscopale dépassa largement les limites de la métropole méditerranéenne. Disciple d'Origène, le génie du christianisme ancien, le véritable parcours historique de Denys ne débuta qu'avec sa promotion à l'épiscopat vers 247-248.

Dès son arrivée à la plus haute responsabilité ecclésiastique, il fut confronté à un violent pogrom populaire, suivi d'une persécution, sous le règne de l'empereur Dèce (249-251), pendant laquelle beaucoup de chrétiens tombèrent. Dans le cadre de son vaste et ambitieux programme de gouvernement, qui préconisait le renforcement de la défense des frontières, le rétablissement de l'ordre et la restauration politique et religieuse de l'Empire, Dèce prescrivit à tous les habitants de manifester leur piété envers les dieux en participant à un sacrifice. A Alexandrie, comme partout ailleurs, un certain nombre de chrétiens s'acquittèrent de leurs devoirs civiques. Ils sacrifièrent (*sacrificati*), brûlèrent des grains d'encens (*thurificati*) ou achetèrent un certificat attestant leur obéissance (*libellatici*).

Pour la première fois dans son histoire, l'Eglise fut ainsi confrontée à une situation

complexe où l'allégeance religieuse et l'allégeance politique entraient dans une compétition d'exclusion mutuelle. Les solutions varièrent beaucoup selon les individus, mais pratiquement toutes les communautés chrétiennes furent touchées. Après la persécution se posa donc la question générale des chrétiens qui avaient sacrifié et qui demandaient maintenant leur réintégration dans l'Eglise. Se priver de cette masse de «tombés» signifiait se condamner à un affaiblissement à la fois social et économique, car beaucoup de ceux qui avaient failli étaient des gens aisés. L'enjeu du problème était considérable. Il s'agissait non seulement de préciser les modalités de réadmission mais aussi de régler une question de compétence, à savoir de désigner clairement celui qui détenait le pouvoir de décision et de pardon dans la communauté.

Depuis, la question de la compatibilité ou de l'incompatibilité de l'allégeance politique et religieuse du chrétien, ainsi que le problème du pouvoir dans l'Eglise redeviennent régulièrement actuels.

* Docteur en histoire du christianisme, Attila Jakab est assistant de recherche à la Faculté de théologie de l'Université de Genève.



Croix funéraire copte.

A Alexandrie, profitant de l'absence de l'évêque, des «divins martyrs», c'est-à-dire des chrétiens torturés mais restés fidèles pendant la persécution sous Dèce, se firent les protecteurs des frères tombés. Les confesseurs, en recevant ces chrétiens dans l'assemblée pour partager la prière et le repas, s'arrogeaient en fait une prérogative qui ne laissa pas Denys indifférent. Mais, contrairement aux communautés de Carthage et de Rome qui se déchiraient, l'évêque d'Alexandrie trouva une solution harmonieuse dans son attitude modérée au sujet de la pénitence. Ainsi, tout en préservant la décision des confesseurs, il fit prévaloir son autorité sur la communauté alexandrine, car c'est lui qui décidait en dernière instance. C'est ce que nous montrent ses propos au sujet de l'ordre donné afin qu'il fût *pardonné à ceux qui sortaient de la vie s'ils le demandaient et surtout s'ils avaient auparavant supplié*, pour qu'ils puissent mourir dans l'espérance (Eusèbe, *Hist. Eccl.* VI, 44, 4).¹

Denys d'Alexandrie fut très sollicité et il prit largement part au débat provoqué par

la question de la pénitence et de la réadmission dans l'Eglise des chrétiens tombés pendant la persécution sous Dèce. Mais, en raison de son attitude modérée, il peut être considéré comme un homme de médiation, qualité qui lui a permis d'éviter bien des problèmes qui ont agité beaucoup d'Eglises à son époque.

Le fait que Denys fut un homme du dialogue est bien illustré par l'épisode du débat qui l'opposa aux disciples de Népos, évêque des Egyptiens, qui *enseignait que les promesses faites aux saints dans les divines Ecritures devaient être interprétées plutôt à la manière juive, et imaginait qu'il y aurait un millier d'années de jouissances corporelles sur cette terre* (Eusèbe, *Hist. Eccl.* VII, 24, 1) avant le jugement final et la fin du monde. Népos pensait se servir de l'*Apocalypse de Jean* pour fortifier son opinion millénariste, en composant un ouvrage à ce sujet, intitulé *Réfutation des allégoristes*.

Comme il s'agissait de l'évêque d'une communauté chrétienne de la vallée du Nil, nous pouvons aisément supposer que

derrière cet enseignement se cachait en réalité une aspiration matérielle des couches sociales déshéritées qui, de cette manière, s'imaginaient une meilleure condition de vie, en totale rupture par rapport à ce qu'elles vivaient quotidiennement. Car les chrétiens qui jouissaient en abondance des biens terrestres avaient surtout peur soit du jugement après la mort, soit du jugement dernier, soit des deux à la fois. Ils s'inquiétaient pour leur salut mais n'aspiraient pas vraiment à des *jouissances corporelles sur cette terre*. Ce constat est sans doute valable pour toutes les époques. D'une manière générale, on n'aspire pas à des choses qu'on possède déjà !

Homme de débat

Pour régler cette affaire millénariste, Denys d'Alexandrie n'a pas ménagé ses efforts. Pendant *trois jours de suite, depuis le matin jusqu'au soir*, il organisa un véritable débat public sur le livre de Népos avec les presbytes des églises de la province. A la fin du débat, Korakion, le chef de file de la tendance millénariste qui persuadait les frères plus simples *d'espérer, dans le royaume de Dieu, des biens petits et mortels*, se rétracta et abandonna cette doctrine (Eusèbe, *Hist. Eccl.* VII, 24, 6-9). Grâce à sa disponibilité et à son ouverture au dialogue, l'évêque d'Alexandrie évita ainsi le conflit et la fracture au sein du christianisme égyptien.

Il en sera tout autrement à l'époque de Dioclétien (303-312), quand Mélitios, évêque de Lykopolis et partisan du rigorisme à l'égard des chrétiens tombés pendant la persécution, va se considérer comme l'archevêque de l'Égypte et se dresser contre l'évêque Pierre d'Alexandrie. Ce dernier, suivi en cela par ses successeurs, choisira la confrontation en oubliant l'exemple de Denys. Mais, en voulant régler l'affaire par des dispositions juridiques, il

ne fera qu'envenimer la situation. Cette dissidence mélitienne, qui durera plusieurs décennies, est non seulement une première, mais aussi une manière de rejeter la tutelle alexandrine de la part du christianisme égyptien.

En définitive, ce que l'exemple de Denys d'Alexandrie nous montre, c'est que les problèmes ecclésiastiques, au-delà des questions doctrinales ou institutionnelles, constituent également et toujours des problèmes de personnes. C'est pourquoi seul un responsable ecclésiastique compétent, avec de réelles qualités humaines (ouverture d'esprit, capacité de dialogue, respect de l'altérité), saura gérer les conflits et résoudre les oppositions. Toute l'histoire humaine et chrétienne est là, pour preuve, au cas où quelqu'un aurait encore des doutes !

A. J.

¹ **Eusèbe de Césarée**, *Histoire Ecclésiastique II*. Livres V-VII. Texte grec, traduction et notes de Gustave Bardy, Sources chrétiennes n° 41, Cerf, Paris 1955.

RENCONTRES DE LA ROTONDE

Quelle place pour Dieu dans le nouveau siècle ?

CONFÉRENCE – DÉBAT avec la participation de

François Garaï, Tariq Ramadan
André Gounelle, Luc Ferry

Animateur : Prof. Bernard Reymond

**lundi 15 janvier 2001, à 19h,
Octogone Pully**

Prix des places : 23.-

Renseignements : Antoinette Vallotton

☎ 021 / 729 41 51 e-mail : a.vallotton@smartfree.ch

Orthodoxie - catholicisme : ethnocentrisme

par Pierre VUICHARD, prêtre, Genève

Un séjour en Grèce dans l'orbite de l'Eglise orthodoxe est fort suggestif. Pour un catholique, aucun doute : les orthodoxes sont des frères chrétiens à part entière, dans une Eglise sœur, de même substance que l'Eglise catholique. Même foi, même Ecriture sainte, mêmes sacrements, ministères également apostoliques, à l'exception du ministère de Pierre ! C'est là notre vue à nous, Occidentaux, en fonction de nos propres coordonnées. Les contours ainsi marqués de l'identité orthodoxe sont en porte-à-faux. Ce n'est de loin pas leur façon de se situer par rapport à nous. Car toute identité n'est pas un absolu, elle s'inscrit dans une série de relations.

On sait que les rayons de la lumière sont déviés quand ils passent d'un milieu à un autre. Ainsi voit-on un bâton se courber dans l'eau. De même la pensée et les mots passant d'un milieu culturel à un autre prennent des sens différents. Ils se courbent chaque fois, passant la frontière entre l'Est et l'Ouest. De part et d'autre, ce sont deux façons différentes d'être au monde, de considérer la vie, l'histoire et la présence de l'Eglise dans la société, d'envisager la modernité, de déterminer ce qui est beau, de goûter aux choses. A partir de cela, dégager une même substance d'Eglise, c'est une gageure. Alors comment se comprendre ?

On reviendra plus loin sur les causes de ces différences culturelles. Qu'il nous suffise pour le moment d'aller à la découverte de l'autre avec un grand respect intellectuel et de recenser ce qui nous frappe sans nous en étonner, d'écouter ce qu'on nous dit, docilement. On en tirera ensuite d'utiles conclusions. Par exemple, on peut être surpris d'entendre : *L'orthodoxie est l'épouse du Saint-Esprit*, car on se demande où situer les autres chrétiens. Mais

on aurait tort d'être surpris : voilà simplement ce que l'orthodoxie pense d'elle-même. Ou bien des catholiques vivant sur place vous disent que de temps à autre des amis orthodoxes leur demandent : *Pourquoi ne devenez-vous pas orthodoxes ? Quel dommage, vous ne pourrez pas être sauvés !* On est au moins au clair sur ce qu'ils pensent de nous.

La seule Eglise immuable

Donc, première découverte, l'imperturbable assurance dont les Grecs font preuve vis-à-vis de nous. Ils sont de la seule vraie Eglise, qui n'a jamais changé depuis le Nouveau Testament écrit en grec, à travers les Pères de l'Eglise grecs. L'hellénisme a une mission divine. Il fait corps avec le christianisme, avec la vérité, avec l'Eglise. La société est le corps de l'Eglise, l'Eglise l'âme de la société. Cela fait tout un : donc amalgame entre christianisme et culture. Le christianisme enrobe et préserve la culture des changements du temps et des chan-

gements de modes, puisqu'il est déconnecté du temps. Il est spirituel.

Aussi quand vous évoquez les grands problèmes du monde, comme les droits de l'homme, on vous écoute de façon distraite. Cela ne semble pas être le souci de l'Eglise, qui craindrait un activisme mondain. Ce qui n'empêche pas que cette Eglise ait des institutions de bienfaisance, genre Caritas. On dirait qu'elle laisse le «soin du monde» à l'Etat. A elle, le spirituel pur. De fait, elle trouve son essence dans le monachisme qui «a fui le monde». Quand on voit les admirables monastères au sommet des Météores, on se demande si l'on aurait pu trouver un lieu, une sorte de non-lieu, plus près du ciel et plus éloigné du monde : la pointe de la flèche qui donne l'orientation de toute l'Eglise. Mais en retour, ces monastères attirent beaucoup de monde, comme les ermitages des Pères du désert. Le peuple de Dieu y vient en nombre. Oui, ils attirent...

Deuxième grande découverte : la belle sécurité de gens vivant en paix dans la fraternité, dans une sorte de sérénité affective. Ils semblent tout ignorer de la confusion des esprits, des institutions et des mœurs de l'Occident. Tout paraît simple et clair. Aucun «suspçon». L'Eglise, éternelle, est à sa place. L'Etat grec est à sa place, soutenant l'Eglise, qui est une Eglise d'Etat. L'équilibre est bon. On s'en voudrait que la moindre des choses ne l'ébranle, comme la suppression de la mention de la religion sur les cartes d'identité. On n'a jamais tenté, comme en Occident, de liquider «le père». Toutes les structures apparaissent très solides.

Dans les couvents, les rapports entre moniales et abbesses ou pères spirituels semblent infiniment plus simples que chez nous. La dépendance des uns par rapport aux autres se fait apparemment dans la confiance et la conviction que chacun a tout bonnement son rôle à jouer, sans plus de questions. Plus encore - mais est-ce que je m'exprime en Occidental ? - l'Eglise

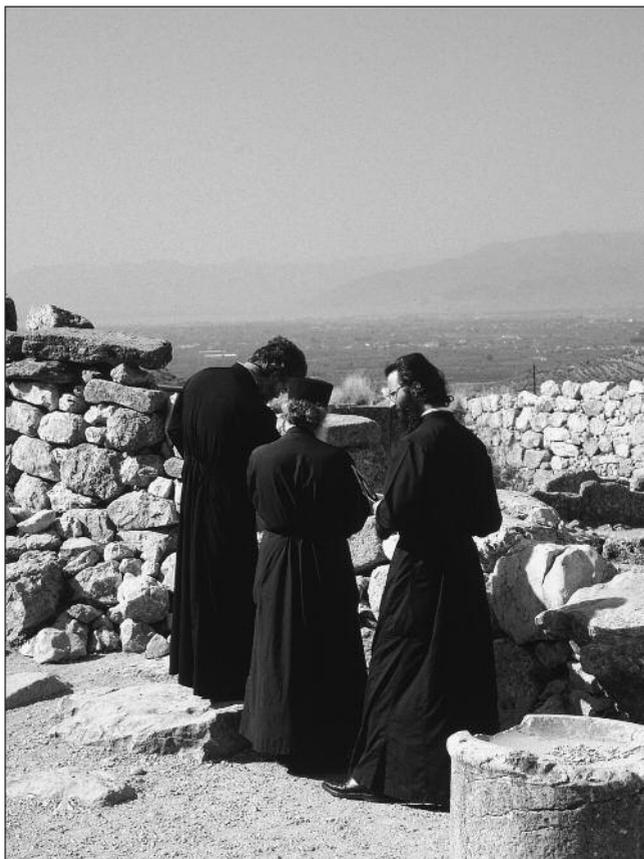
donne l'impression que les individus y sont parfaitement amalgamés. Les individus sont l'Eglise. L'articulation entre ce que l'on appelle la base et le sommet est quasi impossible à déceler. Donc, *si l'Eglise pense cela, je le pense !* Il n'y a pas de ces rapports subtils entre Eglise et personne individuelle comme on en connaît en Occident.

Paternalisme et harmonie

De là découlent deux choses frappantes : le pouvoir quasi discrétionnaire des évêques sur leurs diocésains. Aucune autorité supérieure ne les chapeaute. Ils sont simplement membres de l'assemblée épiscopale. En son sein, il est vrai, se font des regroupements très marqués et souvent très opposés, d'opinions différentes. Tout un jeu permis par le manque d'une instance supérieure de régulation.

De même, le pouvoir des «pères spirituels» dans les couvents, à qui les religieuses doivent sans cesse en référer au niveau de leur conscience, tout au long de leur vie, pour savoir par exemple si et quand elles peuvent communier, car la communion est plutôt rare ! D'une certaine manière, il en est de même du pouvoir qu'exerce très gentiment la supérieure d'un couvent sur ses moniales. Souvent dans la journée, par téléphone portable interposé, celles-ci lui demandent conseil ou attendent une bénédiction de sa part sur leurs menues actions. Le soir, par écrit, elles lui donnent le contenu de leur journée. Cela entraîne un climat de candeur et d'enfance «spirituelle», climat léger où on a le sentiment qu'il fait bon vivre...

Disons-le, même s'il nous paraît, à nous Occidentaux, que ce paternalisme ou maternalisme est bien étouffant, il n'est apparemment pas ressenti ainsi en Grèce. Là, on est quitte de ces questions libertaires lancinantes qui sont le fond de la



Une question de regard.

mentalité occidentale. Ces questions libertaires nous rendraient-elles moins libres d'esprit et plus compliqués dans nos rapports humains ?

A cela s'ajoute que tout l'Orient, jusqu'à l'extrême, a toujours vécu et pensé, vit toujours et pense, l'un et l'harmonie bien avant l'analyse et les oppositions. Comme dit Lao Tseu : *Embrasser, voilà la grande science et la grande parole. Distinguer, c'est science et parole d'ordre inférieur : tout est un.* De ce fait, le régime Eglise-Etat au temps de Byzance était essentiellement de type symphonique. Malgré les âpres luttes entre l'empereur et le patriarche, qui fut naturellement souvent le plus faible, cet idéal d'harmonie a perduré... Et même en Russie où Pierre le Grand avait supprimé le

patriarcat. L'Occident, lui, a expérimenté sans cesse les relations Eglise-Etat comme une dialectique, par exemple la lutte entre le pape et l'empereur et tout ce qu'on englobe aujourd'hui sous la notion de laïcité, des Eglises libres dans un Etat libre !

La décadence occidentale

Forte de tout cela, l'orthodoxie est extrêmement sévère pour l'Occident. Notre civilisation occidentale est considérée souvent comme pervertie et en totale décadence. Puisqu'on ne fait guère la distinction entre Eglise et société, ce sont les Eglises occidentales qui sont « causes » de cette décrépitude.

Il est remarquable de souligner la convergence des critiques de l'Occident qui viennent à la fois de l'orthodoxie et de l'islam. L'Occident est globalement coupable de la colonisation, des horribles guerres de ce siècle, des abus de la science, de la bombe atomique, du sida, de la pollution et de la destruction de la nature. Pour l'orthodoxie, cela ne serait jamais arrivé si l'Occident était resté attaché à ses racines grecques, comme avant le schisme de 1054. Pour l'islam, cela ne serait jamais arrivé si l'Occident, en même temps qu'il recevait à Cordoue l'héritage de la science antique, avait pris avec lui la religion musulmane qui aurait garanti tout mauvais usage ultérieur. Faute de cela, la science occidentale a cédé à des dérives mortelles, dit-on.

On voit mieux ainsi qu'en œcuménisme, les jugements tranchés que se portent mutuellement l'Ouest et l'Est ressortent plus de questions d'histoire et de civilisation que de religion. C'est un des aléas du grand bal des cultures à travers le long temps. La prédomi-

nance de la civilisation occidentale, qui recouvre peu à peu la planète, pèse sur ces anciennes cultures prestigieuses, qui sont pour le moment dépassées. Sans parler des ressentiments du passé, ceux d'aujourd'hui sont alimentés par l'excès de puissance américaine sur le plan technique, politique et financier. Ce qui suscite en retour un profond mépris de ce matérialisme.

De plus, pour en revenir à l'orthodoxie grecque, n'oublions pas qu'elle a vécu presque cinq cents ans sous la coupe ottomane, repliée sur elle-même. Durant tout ce temps, s'est développé en elle le sentiment d'être victime «des autres», donc d'être innocente. Maintenant que la liberté lui est rendue, mais pas à Istanbul, le pli est pris. Les conditions d'un dialogue libre et ouvert entre Occident et Orient chrétien ne sont pas encore réunies. Le chemin, qui sera très long, passe peut-être par l'Union européenne.

J'ai dit tout à l'heure que les couvents orthodoxes attirent. On sait que, déjà en France, des moines catholiques se sont laissés séduire par cette orthodoxie pure et spirituelle qui peut paraître une solution de rechange contre la «décadence» de l'Occident. Ils se sont fait rebaptiser. Et cela se passe encore parfois aujourd'hui. Quels que soient leurs motifs particuliers, il faut voir plus large et parler d'un prosélytisme orthodoxe aux Etats-Unis, en Angleterre, en Allemagne et en Grèce. Les prêtres orthodoxes grecs vont établir des antennes dans ces pays, par exemple dans les campus nord-américains. Exotisme aidant, ils attirent des jeunes en mal d'âme, dans la confusion des idées et des mœurs occidentales. On peuple ou on repeuple des monastères grecs. Tel couvent de vingt moniales compte quatorze nationalités. Ce sont des femmes heureuses et épanouies, qui n'ont pas l'air de regretter leur vie d'avant. Loin du désarroi qu'elles avaient en Occident, en Israël ou en Afrique, elles vivent une belle fraternité.

J'ai parlé de prosélytisme. Cela me semble avéré. Mais que dire alors quand l'Eglise russe accuse les autres Eglises de faire du prosélytisme dans son «territoire canonique» ? C'est toujours le mot qu'on utilise pour les autres !

Une seule vie spirituelle

Alors, où va-t-on avec tout cela ? Qui peut le dire ? On se rappellera que les civilisations sont mortelles mais aussi que la civilisation occidentale a un tel élan, que bien malins seraient ceux qui pourraient l'arrêter... Pour le moment, bien entendu, piquer ici et là quelques Occidentaux pour les sauver du désastre n'est pas la solution.

Il y a des chrétiens catholiques ou protestants qui sont intimement persuadés des valeurs inestimables, humaines et évangéliques qui sous-tendent notre culture matérialiste et qui le disent : mais ils sont encore trop peu nombreux. La Grèce et les Balkans en général ont beaucoup à recevoir de la maturité politique de l'Europe, car ils en sont encore au régime du clientélisme. Le nationalisme à outrance, là où il sévit, affaiblit beaucoup la crédibilité orthodoxe. Il nous faut des ambassadeurs qui aient compris que beaucoup de valeurs occidentales, sécularisées maintenant, ont des racines chrétiennes. L'histoire le montre.

Par ailleurs, la culture monastique dont nous avons parlé ne nous présenterait-elle pas le miroir inversé de ce que nous sommes ? Je ne crois pas que nous leur présentions de notre côté autre chose qu'un miroir éclaté, très peu plausible, malheureusement.

Les relations de monastère à monastère, et pas seulement entre moines et moniales pris individuellement, peuvent beaucoup aider. Que la confiance vienne et l'on comprendra que les uns et les autres ont une seule vie spirituelle, comme il n'y a qu'un Esprit Saint.

P. V.

Le Père Alexandre Men, mon ami

par Simon Markish

récit recueilli par Alessandra LUKINOVICH,* Genève

Choisir a déjà présenté l'ouvrage remarquable d'Alexandre Men sur la vie et l'enseignement de Jésus (n° 482, février 2000, p.14). On sera peut-être curieux de mieux connaître la personnalité exceptionnelle de ce prêtre orthodoxe, figure de proue de l'intelligentsia moscovite, sauvagement assassiné en 1990. Un de ses amis, Simon Markish, philologue classique et spécialiste de la littérature juive d'expression russe, qui a enseigné au Département de langue et littérature russes de l'Université de Genève, a bien voulu évoquer ses souvenirs pour nos lecteurs.¹

J'ai rencontré pour la première fois le Père Alexandre Men en 1968, environ deux ans avant de quitter définitivement l'Union soviétique. Cela s'est passé de la manière suivante. J'ai une amie très proche, Madame Markova, ethnologue. Elle est agnostique comme moi, mais sa mère, Madame le docteur Postnikova, était croyante. C'était une dame extrêmement cultivée, qui parlait un très beau russe, c'est pourquoi je l'adorais. Le docteur Postnikova était une paroissienne d'Alexandre Men, qui était peut-être déjà connu chez les croyants, mais à moi, son nom ne me disait rien. Sa paroisse était à 30 ou 40 km de Moscou, à côté de l'arrêt Tarassovskaya, sur la ligne du train périphérique. Je séjournais à ce moment-là dans les parages de Tarassovskaya, dans une petite *datcha*. J'étais seul là-bas, c'était le début de l'hiver. J'étais venu là pour travailler à mon livre sur Erasme, qui parut deux ans plus tard. Bref, à travers sa fille, Madame Postnikova me fit parvenir un petit mot d'un certain Alexandre Men, pope, qui souhaitait me rencontrer. J'étais extrêmement intrigué et intéressé parce

que je n'avais jamais vu de près un pope en chair et en os. J'ai tout de suite accepté.

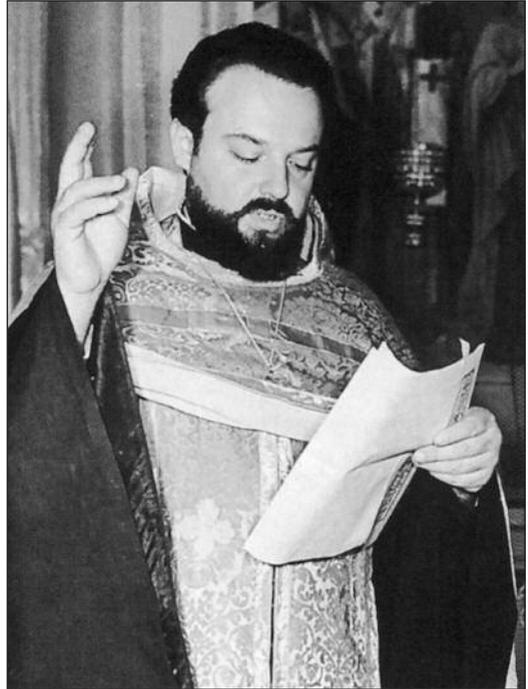
J'ai marché à peu près deux heures pour atteindre son église. Les lieux semblaient déserts. Mais voilà qu'au centre de l'église, j'aperçois depuis l'extérieur le pope. J'entre avec une certaine, disons... peur. Le pope s'approche de moi : *Vous êtes Simon Markish ?* Je dis : *Oui. Et vous, êtes-vous le Père Alexandre Men ?* Il me répond : *Oui. Pardonnez-moi, vous devrez attendre un peu. Une de mes paroissiennes est décédée, je dois célébrer le service funèbre.* J'ai donc attendu. Il m'a tout de suite étonné. Il faut bien dire qu'il était l'homme le plus charmant que je n'aie jamais rencontré. Pour moi, c'était d'emblée le coup de foudre, à cause du charme de sa personne, de son charisme débordant, mais aussi à cause de ce qu'il a dit à ce moment-là. Il y avait le cercueil où gisait le cadavre d'une vieille, très vieille femme, et il y avait les parents de la défunte. C'était visible que

* Alessandra Lukinovich est chargée d'enseignement à la Faculté de lettres de l'Université de Genève.

les parents avaient peur, eux autant que moi, de l'église et du pape. Il s'est alors adressé à ces gens qui se tenaient à distance (lui était près du cercueil, du côté de la tête, prêt à célébrer le service) : *Approchez, mes amis, approchez*. Ils l'ont fait, mais encore avec beaucoup de gêne. Alors il a poursuivi : *Ecoutez, chers amis. Je vois que vous n'êtes pas habitués à entrer dans une église. Oubliez vos superstitions* (c'étaient les mêmes mots que le régime utilisait contre la foi religieuse !) *et posez-vous cette seule question : aimez-vous ou pas cette femme qui est dans le cercueil ?* Eux de répondre : *Oui, oui*. Et il a poursuivi : *Oubliez donc vos superstitions et priez pour elle, même si vous ne croyez pas à la force de la prière. Priez pour elle, si vous l'aimez, car vous ne pouvez désormais plus rien faire d'autre pour elle !* J'étais absolument époustoufflé. Une métamorphose a eu lieu : cette foule de gens de campagne, complètement étrangère à l'Eglise, à la foi, à tout ce qui est spirituel, est devenue tout à coup une communauté. C'était comme une transfiguration.

Dans la petite *izbouchka*

Après avoir terminé le service, il est venu vers moi et m'a demandé s'il pouvait m'appeler par mon prénom, Simon, sans le patronyme. J'ai bien sûr accepté. Il m'a invité à le suivre dans une petite *izbouchka* qu'il avait à sa disposition, à côté de l'église. Il habitait loin de cet endroit où il exerçait son ministère. C'était à une cinquantaine de kilomètres de Moscou, du côté de Zagorsk. Nous sommes donc entrés dans l'*izbouchka*, on s'est installé à la table, il m'a servi du thé, puis il m'a dit : *Vous êtes un philologue classique, n'est-ce pas ? Vous avez traduit Plutarque, Platon, Salluste... Vous écrivez des livres. J'ai lu votre petit livre sur Homère, vos articles... Je crois que vous êtes l'homme dont j'ai besoin. J'écris une espèce d'histoire géné-*



Le Père Alexandre lisant un sermon.

rale de la religion, un ouvrage destiné au grand public. Je travaille à présent au volume concernant le paganisme gréco-romain. J'aimerais que vous le relisiez. Il se peut qu'il y ait des fautes, même très grossières. Je ne suis pas spécialiste, je suis biologiste de formation. J'ai accepté avec plaisir. Quand il m'a proposé de m'aider à son tour au cas où j'aurais besoin de ses compétences d'homme d'Eglise, j'ai aussitôt dit que cela tombait bien puisque j'écrivais un livre sur Erasme, qui était théologien. Il a accepté très volontiers de me relire. Nous pouvions ainsi échanger nos services, et c'était très bien. Celle-ci a donc été notre première rencontre.

Ensuite j'ai relu son manuscrit. Il écrivait d'une manière très claire, c'était de la vulgarisation de haute qualité. Nous avons commencé à nous rencontrer assez souvent. Après avoir terminé ma retraite dans la petite *datcha* où j'écrivais le livre sur Erasme, je suis revenu à Moscou. Père

Alexandre y venait fréquemment et a commencé à me rendre visite. J'habitais un appartement communautaire où vivait aussi ma grand-mère maternelle. Comme beaucoup de juifs, elle avait une grande peur des prêtres chrétiens, une peur inscrite dans ses gènes. Quand le Père Alexandre est arrivé pour la première fois, elle a d'abord refusé de l'accueillir et s'est enfermée dans sa chambre. Mais elle était curieuse, malgré tout ! Et voici qu'elle enrouvre sa porte, qu'elle jette un coup d'œil... Le visage du Père Alexandre était tellement spirituel, tellement charismatique, qu'au bout de trois minutes, elle est sortie de sa chambre, nous a rejoint et est restée toute la soirée avec nous, en l'écoutant.

Vous a-t-il parlé de son origine juive ?

Non, jamais devant ma grand-mère, mais avec moi, oui, souvent. Il m'a même raconté un fait de sa vie que les juifs, ceux qui sont plus intransigeants que moi, considèrent comme un grave sacrilège. Son père n'avait peut-être pas été un juif très pratiquant, mais, en tout cas, n'était pas baptisé. Quand il est mort, Père Alexandre, qui était déjà un prêtre chrétien, l'a enterré dans le cimetière juif et a dit *kaddish* sur sa tombe ! Il était conscient d'appartenir au peuple juif, même s'il était tout à fait étranger à la foi juive. Sa mère était déjà chrétienne quand il est né et l'a éduqué dès l'enfance dans la foi chrétienne. Il était même beaucoup plus chrétien que n'importe quel Russe «pure race» ! Il avait une connaissance assez profonde du judaïsme et quelques notions d'hébreu. Il avait connu le judaïsme par les livres et par l'étude, mais pour ceux qu'on appelle en russe les funestes «centaines noires» de l'Eglise, il était et restera à jamais un sale youpin et rien d'autre.

Je suis persuadé que cette force noire de l'Eglise, soit l'a directement tué soit a mandaté son assassinat. Il n'avait pas peur et n'a

jamais pensé à sa sécurité personnelle malgré les avertissements qu'il a certainement reçus avant d'être assassiné. En plus, il était tolérant et œcuménique. Le catholicisme commençait à devenir une espèce de mode en Russie. Il y avait un personnage nommé Youlyi Schreder, un physicien, qui prêchait le catholicisme à tout le monde. Le Père Alexandre disait qu'il n'est pas important d'être catholique ou orthodoxe. Il invitait à adopter la forme de christianisme prépondérante dans le lieu où l'on vit : à Vilnius, le catholicisme, à Moscou, l'orthodoxie... *Jésus*, disait-il, *n'était ni catholique ni orthodoxe*. C'est aussi pour cette raison que le Père Alexandre continue à être détesté et maudit jusqu'à aujourd'hui par les orthodoxes fondamentalistes qui pensent que le mal absolu, c'est le pape, et que le catholicisme est l'ennemi numéro un du christianisme.

Bref, voilà que le bruit que Simon avait rencontré le pape courait dans notre petit cercle. Il y avait là des gens qui étaient mûrs pour la conversion. A vrai dire, nous tous, nous n'appartenions à aucune religion. Il s'agissait non pas d'abandonner une religion ou une confession pour une autre, mais simplement d'entrer dans une tradition ecclésiale. Des gens autour de moi ont commencé tout de suite à lui demander le baptême. Il y avait un Russe - ici en Suisse - qui s'appelle Anatoli Krasnov-Levitine. Il habitait Lucerne, les protestants lui donnaient une bourse. Georges Nivat l'a invité au colloque sur le millénaire du Baptême de la Russie. Il était, je crois bien, un saint homme, même si, quand il parlait, il ne s'arrêtait jamais. Il m'a dit maintes fois (il connaissait bien Père Alexandre) : *Savez-vous combien de personnes a-t-il baptisé ? Trente mille !* Je lui exprimais mes doutes. Et lui de dire : *A Dieu tout est possible*.

J'ai pu néanmoins voir comment les gens autour de moi me considéraient désormais comme un chaînon entre eux et le baptême. D'autres, sans être intéressés par le baptême, étaient attirés par la personnalité

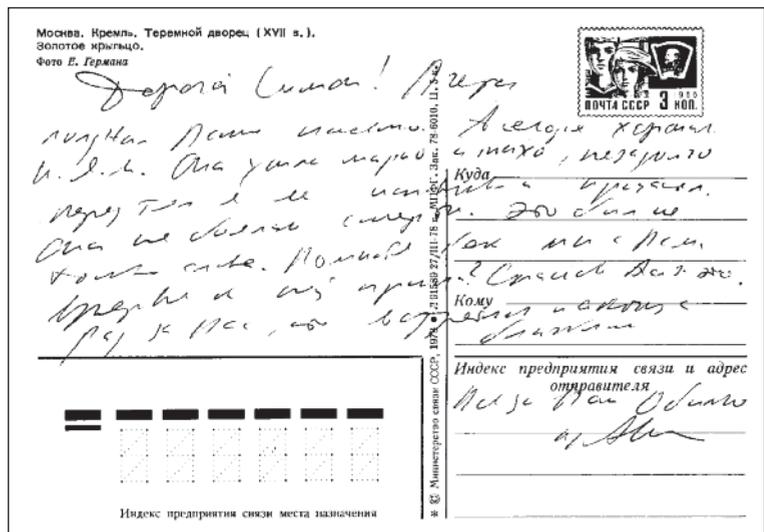
de ce pape extraordinaire. Il y avait mon ami Nikolai Liubimov, un traducteur très célèbre chez nous, qui a traduit Rabelais, Cervantes, Flaubert, le Decameron... Il était croyant et pratiquant. Il est aussi venu le voir chez moi et s'est penché pour embrasser sa main, mais le Père Alexandre l'a retirée d'un geste vif. Ce n'est qu'après avoir compris que Liubimov était un pratiquant sincère, qu'il lui a volontiers tendu sa main pour qu'il l'embrasse. Il n'acceptait que ce qui est authentique.

Parlez-moi encore de ces personnes que vous lui avez fait rencontrer.

Il faut mentionner en tout premier lieu Nadiéjda Jakovlevna, la veuve du poète Ossip Mandelstam. Depuis notre première rencontre en 1957, nous étions très amis. J'ai raconté à Nadiéjda que j'avais un nouvel ami, un pape. Elle en a été enthousiasmée et a souhaité le voir. Quand j'ai rapporté la chose à Père Alexandre, il en a été enthousiasmé à son tour, et nous sommes allés chez elle. Dans une lettre de janvier 1981 qu'il m'a adressée à Genève, (voir ci-contre) il a écrit : *Hier j'ai enterré Nadiéjda Jakovlevna. Vous souvenez-vous du jour où nous sommes allés la voir ? Je vous suis reconnaissant jusqu'à présent pour cette rencontre.* Je lui ai fait également rencontrer Serguiei Averintsev, l'illustre byzantinologue et russisant, professeur à l'Université de Vienne, et encore plusieurs amis dont les noms ne sont peut-être pas connus de vos lecteurs. Il faut néanmoins dire qu'il s'agissait plutôt

d'intellectuels. Ses fils et ses filles spirituels étaient avant tout des gens de l'intelligentsia, quoique, quand j'allais le voir, il y avait dans son église beaucoup de gens simples qui étaient sensibles à sa prédication. Ses sermons étaient l'exemple même de la sincérité. On ne pouvait pas ne pas réagir à ces mots-là, même si l'on était peu ou pas croyant. De plus, son aspect extérieur était très frappant. Il était tellement beau. Plus qu'une beauté sensuelle, la sienne était une beauté spirituelle. L'esprit était dans chaque cellule de son visage, de sa barbe... Il attirait tous les regards. Dans le métro, dans la rue, même sans l'habit ecclésiastique, on le remarquait.

J'aimerais raconter encore ceci. J'ai une amie très chère, anglaise, d'origine sud-africaine. Elle était venue à Moscou avec une bourse d'échange. Actuellement, elle est professeur à la London School of Economics. Elle avait d'emblée eu des ennuis avec le KGB qui voulait absolument la recruter pour avoir un agent de plus à Londres, mais elle s'était défendue avec courage. Je voulais lui montrer tout ce qu'il y a de meilleur en Russie, j'ai donc décidé de la présenter à Père Alexandre. Il



La lettre de janvier 1981.

a accepté sans problème. Je lui ai demandé s'il n'avait pas peur étant donné qu'elle était étrangère. Il a dit que non et a suggéré de lui montrer le monastère Saint Serge. Nous sommes donc allés ensemble à Zagorsk. Là-bas se trouve l'Académie ecclésiastique et aussi un séminaire. Le recteur de cette Académie était son ami. Il y avait quelques grands hiérarques qui le respectaient beaucoup, mais la plupart des métropolitains, archevêques ou autres - des sordides *kagébistes* ! - le détestaient. Après la visite du monastère, nous sommes allés chez lui, à la maison. Ces deux personnes qui n'avaient rien à voir entre elles se sont entendues tout de suite à merveille. C'était extraordinaire à quel point il pouvait établir le contact avec n'importe qui.

Comme il venait chez moi, moi aussi je lui rendais visite chez lui. Sa femme, la «Petite Mère» Natacha, était toute jeune, et les enfants étaient petits. Il avait à l'époque environ 35 ans, et moi, quatre ans de plus. J'ai rencontré chez lui les jeunes popes, ses amis. C'étaient eux qui auraient dû devenir le noyau de la nouvelle Eglise, mais vous connaissez les gens qui sont actuellement à la tête de l'Eglise ! Il y avait un jeune homme ascétique, un Russe, plus Russe que cela on ne peut pas. Sa paroisse était je ne sais pas où, et il racontait des histoires de confrontation avec les autorités ecclésiastiques. C'était à crever de rire, et en même temps à fondre en larmes. Ils étaient si pleins de foi !

Quand j'ai terminé mon livre sur Erasme, le Père Alexandre l'a lu et m'a fait des remarques très importantes, premièrement au sujet des termes théologiques. J'étais extrêmement content. Mais surtout, il y avait désormais de l'amitié entre nous, même plus que de l'amitié, il y avait l'amour. Il était si généreux en ce qui concerne les sentiments humains, comme avec l'amour ! Quand je l'ai interrogé à propos du passage sur l'amour dans la Première

épître aux Corinthiens (j'ai toujours eu une faible pour ce passage) : si vous êtes comme ceci ou comme cela, mais que vous n'avez pas l'amour, vous ne serez que de l'airain qui sonne..., il a dit : *Je ne vous répondrai pas en théologien, mais en simple croyant. Oui, je crois que c'est la chose la plus importante dans le Nouveau Testament.*

Les adieux

Quand j'ai quitté l'Union Soviétique, sa perte a été une des plus graves pour moi. Lorsque je lui ai annoncé que j'allais me marier avec une Hongroise et quitter la Russie à jamais, il a dit : *C'est triste pour moi, c'est triste pour notre pays, parce que nous avons besoin de vous ici. Vous faites un travail important pour nous.* Il faut que vous sachiez que je lui disais toujours : *Cher Père Alexandre, moi je ne crois pas en Dieu, je suis un agnostique absolu.* Il me répondait à chaque fois que ce n'était pas la vérité, que je pensais seulement ne pas croire. *Un homme normal, me disait-il, ne peut pas ne pas croire, le manque de foi est une maladie. Vous savez, ce n'est pas mon genre de vouloir imposer l'Évangile, mais c'est comme ça : vous croyez, même si vous ne l'admettez pas. Et votre travail, disait-il, vos livres, vos articles, vos traductions, sont une œuvre de foi.* C'est pour cela encore que ce soir-là, à la veille de mon départ, il me l'a répété : *On a besoin de vous ici, puis il a ajouté : Mais vous avez décidé d'aller, allez-y, je vous bénis. Si vous voulez, je vous donne ma bénédiction. Je sais que vous n'en avez pas besoin, mais puisque je suis prêtre, voilà, je vous la donne.*

A. L.

¹ Voir encore la recension d'un récent ouvrage consacré à Alexandre Men (p. 41) et le site Internet : www.amen.org.ru.

La théorie économique libérale : science ou idéologie ?

par Yvan MUDRY*, Lausanne

Privatiser les services publics, ouvrir les frontières et s'en remettre au marché : ce serait là, aujourd'hui ou demain, la solution. L'initiative privée permettrait de résoudre les problèmes économiques, sociaux et environnementaux comme n'aurait jamais su le faire une instance politique ; les marchés financiers seraient une institution au-dessus de tout soupçon et le salaire au mérite une panacée. Bref, le libéralisme économique constituerait un horizon indépassable. Mais ces dogmes sont démentis par la réalité. Démonstration.

Un tel discours est-il fondé en raison ? Autrement dit, les recettes mentionnées peuvent-elles se réclamer d'un savoir «universalisable», ou le libéralisme est-il plutôt une construction idéologique, basée sur une vision réductrice de l'humain ? Si la deuxième hypothèse est la bonne, comme le montre tant la critique philosophique que l'histoire et l'actualité, le périmètre de validité des mesures libérales doit être redéfini et un autre discours promu de toute urgence.

Selon la conception libérale, l'économie est régie par de grandes lois, comparables aux lois de la science, valables en tous lieux et en tous temps.¹ Une de ces grandes lois a la teneur suivante : un secteur économique est mieux géré lorsqu'il est soumis au marché et que plusieurs acteurs privés sont en concurrence, que lorsqu'il y a étatisation ou monopole. Or il est facile de citer des contre-exemples invalidant la théorie et, par conséquent, l'affirmation selon laquelle l'activité économique est régie par de grandes lois toujours vraies.

Un contre-exemple indiscutable est fourni par ce qui se passe en Suisse dans le domaine de l'assurance des bâtiments. Les

propriétaires sont aussi bien couverts et les primes deux fois moins élevées en moyenne lorsque l'Etat exerce un monopole par le biais d'un établissement cantonal d'assurance. L'explication est simple : dans les cantons où opèrent des compagnies privées, la multiplication du nombre de compagnies augmente les coûts, parce que chacune d'entre elles doit faire des campagnes de publicité, entretenir ses propres services administratifs et verser des dividendes.

Dans un autre domaine clé de la théorie, l'impact favorable de l'ouverture des frontières sur la croissance, certains faits encore une fois vont à l'encontre du dogme. Paul Bairoch montre par exemple que *le libéralisme économique imposé au tiers monde au XIX^e siècle est un des principaux éléments d'explication du retard pris par le processus d'industrialisation.*² C'est ainsi notamment, qu'après l'abolition du monopole commercial de la Compagnie des Indes orientales en 1813, les importations

*Yvan Mudry est journaliste économique et auteur de *La Nouveauté ou l'au-delà ? Etat des lieux de l'espérance*, Labor et Fides, Genève 2000 (voir encadré p. 26).

de produits textiles très bon marché provoquèrent la quasi disparition de l'industrie locale.

Cette leçon de l'historien paraît en fin de compte difficilement contestable : *S'il me fallait résumer l'essence de ce que l'histoire économique peut apporter à la science économique, je dirais qu'il n'existe pas de «lois» ou de règles en économie qui soient valables pour toutes les périodes de l'histoire ou pour chacun des divers systèmes économiques.*³

Privation de liberté

Ce premier pas permet d'observer de plus près le fonctionnement des économies modernes. Et que découvre-t-on alors ? Qu'aux objurgations néolibérales - moins d'Etat, plus de concurrence et de liberté individuelle - font cortège des réalités pour le moins surprenantes. L'exemple Suisse est parlant. Malgré l'intérêt manifesté de longue date pour les recettes libérales, le poids de l'Etat et des collectivités n'a cessé d'augmenter dans l'économie. La quote-part fiscale (rapport existant entre les recettes fiscales, y compris les cotisations aux assurances sociales, et le PIB) a passé de 28,1% en 1980 à 34,9% en 1998.⁴

Le phénomène s'explique : l'application des recettes libérales crée des problèmes auxquels l'Etat doit apporter un remède. Ainsi les licenciements provoqués par les restructurations d'entreprises et l'ouverture des frontières créent-ils du chômage ; mais celui-ci doit être combattu sous peine d'hypothéquer la croissance. Les coûts de l'assurance-invalidité et de l'aide sociale ont également augmenté (entre 1990 et 1997, le nombre de dossiers de l'aide sociale a été multiplié par 2,2 en Suisse).⁵

Dans un système libéral, plusieurs producteurs se font théoriquement concurrence, ce qui accroît le choix du consommateur et fait baisser les prix. Or le fait que les

□ Yvan Mudry

*La nouveauté ou l'au-delà ?
Etat des lieux de l'espérance*
Coll. Entrée libre, Labor et Fides,
Genève 2000, 134 p.

Nous sommes assignés à résidence... il n'y a plus d'ailleurs, se plaignait un jour Albert Jaquard. Sans vouloir lui donner la réplique, Yvan Mudry prend le parti de chercher de nouveaux «ailleurs». Les lois de la science, les marchés brutaux et les modes éphémères ne sont pas le dernier mot de l'histoire. La course au progrès et même les promesses religieuses d'un au-delà ont enflammé autant de tragédies que d'espoirs, certes. Dieu, quant à lui, fut déclaré interdit de séjour par les grandes idéologies du siècle qui s'achève. Où trouver alors le véritable port de l'espérance ? Yvan Mudry se fixe pour objectif d'explorer les lieux actuels d'une renaissance spirituelle et morale. Ils existent, mais *qui veut croire en un lendemain doit changer de regard*. Les failles et les faiblesses de notre civilisation n'ont pas anéanti, au cœur de l'humain, les capacités d'amour, le désir de beauté, le sens de l'admiration et, finalement, l'ouverture à cet étranger auquel la tradition a donné le nom de Dieu. Ce petit livre réconcilie la connaissance et la prière, le travail des hommes et la poésie de l'univers. Un régal plein de sagesse.

Albert Longchamp

rendements soient croissants (plus les ventes d'un producteur sont élevées, plus ses prix de production baissent, plus il devient compétitif, plus ses ventes augmentent, etc.) et le fait que les plus forts puissent peu à peu orienter les marchés conduit à ce résultat contraire à la théorie : la constitution de véritables monopoles (ou d'ententes tacites), comme en témoigne l'histoire de Microsoft.

Un autre phénomène est plus troublant. Le libéralisme fait par définition l'apologie de la liberté individuelle. Mais que se passe-

t-il dans certaines sociétés libérales phares ? Le nombre de personnes privées de liberté au sens propre s'est accru massivement. Loïc Wacquant cite ces chiffres concernant les Etats-Unis : après des années de décroissance régulière, le nombre de détenus était tombé en 1975 à 380 000 dans le pays ; mais dix ans plus tard, ceux-ci étaient remontés à 740 000, avant de dépasser les 1,5 million en 1995 et de frôler les 2 millions fin 1998. Pour l'auteur, il s'agit là d'un *phénomène sans précédent ni équivalent dans aucune société démocratique, d'autant qu'il s'est opéré durant une période où la criminalité restait globalement constante puis déclinait*.⁶ Et de montrer que la même tendance se dessine dans plusieurs pays d'Europe.

Le paradoxe s'explique : l'application des recettes libérales entraîne une dérégulation du salariat et une détérioration de la protection sociale. L'emprisonnement permet de résoudre plusieurs problèmes : protéger les richesses des bénéficiaires du système ; punir ceux qui, parce qu'ils sont privés de tout, commettent des délits ; mettre au travail ceux qui n'acceptent pas les nouvelles conditions salariales ; décourager les salariés revendicateurs ; créer de nouveaux emplois.

En Suisse, on n'en est pas là. Mais une majorité de personnes sont mises sous pression. L'accès à l'emploi est devenu plus difficile. Il faut en faire toujours plus, être meilleur que son collègue, remettre constamment en cause sa manière de faire et se plier aux sanctions des marchés. Les cadres eux-mêmes doivent appliquer des méthodes qu'ils réprouvent. L'emprise exercée par les logiques de l'argent est devenue telle que certains s'interrogent : un nouveau totalitarisme d'un genre particulier ne se met-il pas peu à peu en place ?

Des contradictions existent dans d'autres domaines. Ainsi la théorie libérale ne fait-elle aucune place à l'éthique. Or, dans les faits, la transition russe l'a prouvé, il n'y a pas de marché qui tienne en l'absence de morale.⁷ Un autre phénomène devrait aussi

être étudié : le fait que les politiques libérales, soit disant «naturelles», ont en réalité été imposées par les pouvoirs en place (aujourd'hui encore, le libre marché est en partie introduit contre la volonté des peuples, les manifestations de Genève et de Seattle contre l'OMC l'ont montré). En d'autres termes, le marché n'a rien de spontané.

Une autre réalité mérite l'attention : *le fait que la croissance actuelle s'accompagne de la dégradation en termes absolus ou relatifs des conditions de vie de certains acteurs économiques*. Théoriquement, l'application des recettes libérales favorise toutes les économies et tous les acteurs économiques (si l'on en croit la théorie des avantages comparatifs). Or, au Royaume-Uni par exemple, terre élue du libéralisme, les revenus du cinquième le plus pauvre de la population sont plus bas en termes réels qu'en 1970.

Une idéologie qui date

Au vu de ces contre-exemples, une redéfinition du statut du savoir libéral s'impose. Si les exceptions qui infirment les lois ne sont pas prises en compte, c'est parce que le discours libéral est une idéologie au sens péjoratif du terme, c'est-à-dire une construction symbolique faite *d'idées abstraites qui ne correspondent pas aux faits réels*.⁸ Dès lors, l'une des meilleures manières de le percer à jour, c'est de le réinscrire dans sa culture d'origine : la vision optimiste du monde, de l'homme et de la société qui a émergé aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Le néolibéralisme doit à la culture dont étaient imprégnés les grands économistes du passé l'un de ses traits fondamentaux : la tendance à considérer les comportements humains comme des phénomènes aussi naturels que ceux qu'étudient les sciences expérimentales. Les économistes ont tendance à croire que le «fonctionnement» des



Genève, mai 98, manifestation contre l'OMC.

agents économiques est aussi régulier et prévisible que celui des objets étudiés par la physique ou la chimie. C'est ainsi, par exemple, que la *propension à consommer* et le *comportement maximisateur* seraient des constantes de l'agir humain.

Un autre élément de la théorie a des racines culturelles repérables : l'affirmation du caractère bienfaisant de la recherche par chacun de son plus grand intérêt. Si cette idée a pu faire florès et devenir l'un des axes centraux de la pensée néolibérale - avec son corollaire, l'allégorie de la main invisible - c'est parce qu'elle repose sur cette conviction partagée par de nombreux penseurs du XVIII^e siècle : la nature est bonne, les passions qui sont naturelles sont donc bonnes et l'égoïsme doit produire de bons fruits.

Le caractère idéologique du libéralisme apparaît notamment dans la conception de la personne et, parallèlement, de la société,

sur laquelle est bâtie la théorie du marché. L'humain d'une majorité de manuels n'est qu'une ombre d'humain, une sorte d'automate sans véritables besoins (d'amour, de nourriture, de sécurité), sans horizon moral, sans culture ni liens constitutifs avec ses semblables. Le philosophe peut légitimement se poser la question : *De quel individu parle-t-on ? S'agit-il de vous et moi (...) ? Ou bien ne s'agit-il que d'une créature imaginaire inventée par l'économiste (ou le sociologue converti), dont la ressemblance avec un personnage vivant ou ayant existé serait fortuite et indépendante de sa volonté ?*⁹

Que le néolibéralisme soit de nature idéologique, cet autre trait le montre également : son caractère infalsifiable. Aucun fait réel ne peut prouver que la théorie est fautive. Si les résultats - l'enrichissement de tous - ne sont pas au rendez-vous, c'est qu'il

n'y a pas assez de marché, que les tarifs douaniers sont trop élevés, que l'Etat est trop présent, affirme le dogmaticien libéral.

Garder toute la réalité

Y. M.

Les défenseurs à tous crins des dogmes libéraux devraient méditer ce que disait Péguy : *Quand le théoricien, quand le raisonneur se trouve en présence d'une réalité complexe, (...) son premier mouvement, où il se tient, parce que c'est le mauvais, est de ne retenir qu'une partie de cette réalité complexe (...) : il serait inquiet au contraire s'il gardait beaucoup de réalité, s'il respectait la réalité, il serait anxieux s'il gardait toute la réalité.*¹⁰ Incontestablement, beaucoup d'économistes contemporains ont du mal à se faire à tout un pan du réel : la pauvreté, la souffrance des chômeurs comme des travailleurs, l'accroissement des inégalités, les atteintes à l'environnement.

Certes, l'ouverture des frontières, les privatisations, le recours au marché ne sont pas mauvais en soi. Mais ces mesures ne sont pas pour autant bonnes à tous les coups. La réalité humaine et sociale est trop complexe. *Il y a de nombreux besoins humains qui ne peuvent être satisfaits par le marché*, affirme justement le magistère catholique. Dans tous les cas, la liberté d'entreprendre et d'agir doit être mise en relation avec ces autres valeurs : l'obéissance à la vérité et l'obligation de justice.¹¹

Le déni premier du libéralisme économique porte sur cette réalité fondamentale : tout comportement humain, l'agir économique y compris, est motivé par des représentations, des idées et des valeurs qui diffèrent selon les cultures.¹² Lorsque les libéraux affirment que la concurrence, la lutte contre l'autre est naturelle, ils croient décrire le réel. Ils ne veulent pas reconnaître qu'ils prêchent un credo, qu'ils recommandent de faire (le) mal. Voilà pourquoi la nouvelle vulgate est si dange-

reuse. Et pourquoi les chrétiens ont plus que jamais raison de s'en tenir à une morale qui dit exactement le contraire : *Aime ton prochain comme toi-même.*

¹ Les historiens ont noté la fascination qu'éprouvaient les pères fondateurs de la théorie économique néoclassique à l'égard des théories de la physique en vigueur dans les années 1870. Cf. **A. Kirman**, *La pensée évolutionniste dans la théorie économique néoclassique*, in **A. Leroux, A. Marciano**, «Traité de philosophie économique», De Boeck/Larcier, Paris/Bruxelles 1999, p. 337.

² *Mythes et paradoxes de l'histoire économique*, La Découverte/Syros, Paris 1999, p. 79.

³ Id., p. 224.

⁴ Cf. *Statistique des assurances sociales suisses 1999*, Office fédéral des assurances sociales, Berne.

⁵ Cf. **P. Boschetti**, *Droit dans le mur ! Dix ans de crise en Suisse : un état des lieux*, Editions d'en bas, Lausanne 1999, p. 35.

⁶ *Les Prisons de la misère*, Raisons d'agir, Paris 1999, p. 72.

⁷ Sur l'importance de l'éthique en économie, voir notamment les ouvrages d'**A. Hirschman**, *L'Economie comme science morale et politique*, Seuil/Gallimard, Paris 1984, et d'**A. Sen**, *L'Economie est une science morale*, La Découverte, Paris 1999.

⁸ **A. Lalande**, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 12^e éd., PUF, Paris 1976, p. 459.

⁹ **A. Leroux et A. Marciano**, *La philosophie économique*, «Que sais-je ?», PUF, Paris 1998, p. 117.

¹⁰ *Heureux les systématiques*, in «Œuvres en prose complètes», vol. II, Gallimard, La Pléiade, Paris 1988, p. 223.

¹¹ **Jean Paul II**, *Encyclique Centesimus annus* (1991), nn° 17 et 34.

¹² Cf. notamment le grand livre de **C. Taylor**, *Les Sources du moi. La formation de l'identité moderne*, Seuil, Paris 1998.

Greenpeace : un exemple de communication médiatique

par Valérie BORY, journaliste, Lausanne

La défense de l'environnement est devenue un enjeu éthique primordial grâce à Greenpeace. L'ONG verte, par sa maîtrise des moyens de communication et sa mobilisation de l'opinion publique, a contribué à une prise de conscience supranationale. Elle est à l'origine de traités internationaux sur la réduction des CFC ou l'interdiction de la chasse à la baleine.

Dès les années soixante, les écologistes de Greenpeace et de Friends of the Earth, deux organisations anglo-saxonnes, ont su utiliser des stratégies de mise en scène de «scandales». Ce n'est guère étonnant : parmi les fondateurs à l'origine des deux mouvements, on trouve entre autres des journalistes qui ont contribué à créer une nouvelle forme de militantisme au service de l'écologie (voir encadré p. 32). Une sociologue française, Sylvie Ollitrault, s'est penchée sur l'aspect transnational des principales organisations écologistes, à la lumière de leur utilisation des agences de presse et des journaux internationaux.

Le premier président de Greenpeace, Robert Hunter, qui succède au fondateur Irving Stowe, était un jeune journaliste. C'est lui qui met en images les premières campagnes contre la chasse à la baleine, puis contre la chasse aux phoques. La presse s'emparera très vite des images choc de R. Hunter. A 34 ans, il était le plus «vieux» des trente initiateurs du mouvement à San Francisco. *Nous étions devenus une de ces célébrités instantanées de l'âge médiatique*, déclare-t-il, à peine revenu de cette nouvelle notoriété. Peu à peu, de nombreux groupes Greenpeace essaient au Canada, puis en Europe, et l'image internationale de Greenpeace se

construit. Les militants sont photographiés au milieu des années 70 avec un drapeau de l'ONU. Un réseau mondial de militants, le développement d'une parole au niveau planétaire, symbolisée par le *think global, act local*, et la maîtrise des technologies de l'information permettent l'émergence de ce qui deviendra un puissant contre-pouvoir.

Une écologie d'experts

Lorsqu'on dit planétaire, une réserve s'impose. Le mouvement écologiste est bien évidemment le fruit d'un développement de société propre à l'hémisphère nord ; le Sud a d'autres problèmes, plus immédiats, à traiter. Ce qui n'empêche pas Greenpeace de se déclarer représentatif de l'opinion publique mondiale, de manière abusive en somme. Mais cela fait partie de la construction de son aura planétaire. Sa culture est anglophone. Les militants et sympathisants s'échangent des courriers électroniques par ordinateur en anglais, le web n'a pas de secret pour eux. On les qualifie même d'experts militants car ce sont des gens dotés d'une culture technique élevée et, à ce titre, ils représentent une super élite, typiquement occidentale et issue de la contre-culture urbaine des années soixante.



Des militants tentent de grimper à bord d'un bateau grec transportant des déchets chimiques.

S. Ollitrault, qui a suivi les forums Greenpeace sur Internet en 95 (lorsque Greenpeace se mobilisait contre Shell, qui avait provoqué une grave pollution) et en 97 (lors du Congrès de Kyoto sur l'émission des CFC), constate que les opinions développées sur le forum proviennent généralement de diplômés et que leurs adresses e-mail sont celles d'instituts universitaires. C'est une *écologie d'experts*, note-t-elle, aussi. Et elle la qualifie de nouvelle forme d'engagement, à la fois critique et distanciée. Pour l'analyste, Internet colle parfaitement avec la conscience plutôt individualiste des militants, qui partagent une forme d'idéologie anti-organisationnelle, issue de leur passé contestataire.

Bien sûr, le côté convivial, ainsi que l'aspect «nébuleuse» du militantisme via Internet ne sauraient faire oublier le haut niveau d'organisation et la maîtrise médiatique et financière de Greenpeace.

Pour s'attirer l'opinion publique, Greenpeace prend appui sur une rhétorique volontiers catastrophiste, on l'a dit, construite sur divers supports à la fois : la théâtralisation dans la rue, avec présence des médias, la récolte de signatures, ce que nous connaissons bien dans notre pays, les pétitions par Internet, etc.

La manifestation de Londres en 1997 illustre bien cet art de la mise en scène. Le Fuming Mad Rally (faire un boucan monstre) rassembla des militants de différentes organisations afin de faire pression sur le gouvernement travailliste, à propos de l'urgence de protéger la couche d'ozone. Après les discours des orateurs écologistes, place au silence. Les musiciens s'interrompirent et un coordinateur invita les participants à mettre un masque à gaz. Les médias photographièrent, puis, à nouveau, silence pesant. Les militants se remirent à militer, les journalistes des grands médias continuèrent

à filmer. Après leur départ, chacun enleva son masque dans la bonne humeur générale et distribua de la propagande. Tout avait été orchestré à la minute près.

Savoir mener une campagne de presse n'a pas de secrets pour Greenpeace. Les médias auront à chaque coup ce qui les branche. Les images qui font vendre et les mobilisations qui font parler sont judicieusement planifiées. On s'adjoint, c'est la moindre des choses, des journalistes amis prêts à relayer le tout.

Parfois pourtant, il arrive que le meilleur stratège en communication subisse un couac. C'est ce qui s'est passé avec Greenpeace, lors de la votation fédérale sur la politique énergétique suisse du 24 septembre.

Pour prôner son acceptation, l'ONG verte a inscrit un triple oui (*ja - ja - jaahh*) sous un... vibromasseur. Il n'y a pas que les citoyens agacés par le tout sexuel qui auront réagi, mais aussi... les écologistes. Car il paraît que l'engin est vorace en piles !

V. B.

Pour en savoir plus

□ *De la camera à la pétition web*, in «Revue Réseaux, médias et mouvements sociaux», Hermes Science publications, Paris 1999.

□ *L'écologisme à l'aube du XXI^e siècle*, de la rupture à la banalisation, sous la direction de **Jean-Paul Bozonnet** et **Joël Jakubec**, Georg, Genève 2000, 256 p.

Les temps héroïques de Greenpeace

Le premier groupe de Greenpeace s'est constitué grâce à un noyau de quakers pacifistes qui recueillaient sur la frontière canadienne les jeunes Américains refusant d'aller se battre au Vietnam. Ils s'associèrent à des journalistes travaillant dans la presse locale.

Le parcours des vétérans du mouvement montre que les contestataires de ces années-là, souvent accusés par la société bourgeoise de ne rien échafauder de concret, sont en fait à l'origine d'une vaste entreprise de changement social. Le premier leader, Robert Hunter, était un pacifiste actif sur le campus de Berkeley, écrivait des articles contre les essais nucléaires américains et défendait aussi les drogues douces. Parmi les pionniers du mouvement, Ben Metcalf, lui, était critique de théâtre. Bob Cummings avait été détective privé et écrivait dans un journal underground. Irving Stowe était un quaker très engagé auprès des objecteurs de conscience. Il accueillait les déserteurs dans un centre d'accueil et leur trouvait du boulot au Canada. Enfin, le photographe Bob Keziere, étudiant en chimie, musicien de jazz, deviendra un photographe réputé et sera à l'origine de l'idée qui a fait connaître médiatiquement Greenpeace : les images comme témoignages visant à provoquer une prise de conscience. Il tiendra surtout un journal de bord, devenu historique, où sont consignés les débuts de Greenpeace. Il en a écrit les pages des débuts au large des côtes ouest du Canada, sur le bateau de la première campagne Greenpeace contre les essais nucléaires américains, qui mettaient en danger des zones de pêche et la santé d'une réserve d'Indiens.

Greenpeace tenait dans cette période héroïque un discours pacifiste et gauchiste, comme on le voit dans cet extrait qui fleure bon les luttes des années soixante : *Les médias libérés et contestataires doivent être représentés, tout comme la presse capitaliste au service d'une machine de guerre qui se donne le droit de détruire au napalm les femmes et les enfants de la République démocratique du Vietnam.*

Si Greenpeace a compris très vite que le choc des images était essentiel à son message, c'est à cause de l'expérience militante de ses fondateurs, nourris de reportages sur la guerre du Vietnam. D'autres militants verts, d'origine juive, étaient pour leur part marqués par les photos des camps de concentration. Pour tous, le journalisme ne pouvait être qu'engagé dans la grande mouvance du changement de société.

V. B.

D'une Eglise à l'autre

Est-il inconvenant qu'un laïc, passé d'une Eglise à l'autre il y a vingt-cinq ans, essaie d'établir sereinement une sorte de bilan et tente de mieux savoir, après-coup, ce qui a motivé en profondeur son exode ? Qu'importe. J'en entreprends hardiment l'expérience.

La religion a joué dans mon enfance un rôle important, mais peu visible, et sans que j'en soie vraiment conscient. On n'en parlait pas, sauf dans certaines circonstances : au jardin d'enfants, tenu par une sœur évangélique, à l'école en leçon d'histoire biblique, puis à l'instruction religieuse proprement dite. Ma mère nous apprend très tôt une petite prière. Ces quelques phrases avaient un contenu plus éthique que religieux et s'adressaient à Dieu. Plus tard, elles furent remplacées par le *Notre Père*.

Mon père, que je savais croyant, comme ma mère, nous parla de ses idées religieuses seulement beaucoup plus tard. Mes parents pensaient que la foi devait être vécue et qu'il fallait prêcher par l'exemple. Très vite, nous nous rendîmes compte que notre religion en appelait à notre liberté, à notre responsabilité et à notre faculté d'aimer. Le «reste» - l'Eglise, l'instruction, les dogmes - étaient secondaires. On évoquait Jésus en l'appelant Jésus, jamais le Christ, pas même au jardin d'enfants où régnait une atmosphère piétiste qui me marqua.

Cette religion sobre et un peu austère, aimable au demeurant et immédiatement applicable sur le plan moral - il fallait être libre et honnête, n'avoir qu'une parole, accueillir les autres - ne coupait pas les cheveux en quatre. En réalité, nous sentions très tôt qu'aimer et pardonner étaient ce qu'il y avait de plus difficile, et que la bonne volonté n'y suffisait pas. Il y avait donc une part réservée au vouloir et à l'agir humains, et une à Dieu. Dans cette religion - je le sus plus tard - il n'y avait pas dissociation entre le profane et le sacré, le laïc et le clérical, le naturel et le surnaturel. Tout était appelé à être sanctifié. Significative, l'atmosphère d'un temple : elle reflétait l'ordre, la clarté, la rigueur, mais brillait étonnamment par l'absence - de quoi ? Je ne pus le savoir qu'à partir du moment où j'entrai pour la première fois dans une église catholique. Je fus immédiatement fasciné par la veilleuse à lumière rouge et la présence palpable d'un je ne sais quoi de mystérieux qui me ravissait. J'observai plus tard que ma religion proclamait la proximité de l'essentiel, mais que cet essentiel peinait à advenir vraiment.

Mais alors le Christ ? La chrétienté issue de la Réforme était encore libérale à la campagne. Venu à Genève, j'avais affaire au barthisme, qui se répandait alors rapidement. C'était le retour à l'orthodoxie calvinienne. Pour l'instant, on ne nous exposait pas les subtilités de la christologie. Jésus était-il l'homme parfait ou l'intermédiaire plus que le médiateur entre Dieu et l'homme ? Cette question ne nous préoccupait pas. Je pense pourtant que le Jésus qu'on nous présentait avait, en somme, sur nos âmes, autant d'autorité, d'empire et de rayonnement que le Christ *vrai Dieu et vrai homme* de Nicée. Dans cette phase de ma foi protestante, je crus faire assez tôt la découverte d'une carence. Mon père était l'ami du théologien

Leonhard Ragaz. Il se vit sévèrement tancer quand, fidèle à son maître, il rappela que le principal enjeu de l'Évangile était la recherche du Royaume de Dieu et de sa justice. *Vous faites dans les œuvres !* lui dit-on. Suffisait-il donc de *confesser*, comme on disait alors, ou de prêcher ? Dieu n'attendait-il rien de concret de nous ? En étions-nous jugés indignes et condamnés à l'inaction ? Ce fut ma première inquiétude.

Dès avant de connaître l'esprit du catholicisme, j'étais impressionné et envahi par le sérieux et la gravité qui caractérisent le culte réformé. Mais - je le redis - c'est comme si, quelque chose de secret - une plénitude, une jubilation, une libération - «manquait» là aussi. Si grande paraissait la crainte d'entacher la pureté de l'absolue transcendance de Dieu et de porter ombrage à sa sainteté qu'il n'arrivait pas à «atterrir» vraiment, ne me rejoignait pas, me laissant un sentiment croissant d'abandon et de solitude. N'y avait-il donc pas l'Église, des médiations, la communauté ? N'y avait-il pas un réel enracinement ? Quelques années plus tard, ma femme et moi écoutions les prédications de notre pasteur chênôis. La même difficulté à articuler nature et grâce m'indisposait. Dieu et l'homme paraissaient séparés par un abîme : ainsi le voulait le dogme barthien du Dieu *tout autre*, qui ne se commettait pas facilement avec les affaires humaines, pas même avec sa culture. Survivance nominaliste ? Dieu et l'homme étaient comme des rivaux : ce que l'on accordait à l'un, on en privait l'autre. Ne pouvait-on pas concevoir de la part de l'homme une participation, bien sûr «initiée» par la grâce ? Réponse : non. Tout au plus : *simul iustus et peccator* (à la fois juste et pécheur).

Il se trouve que le profond malaise que j'éprouvais dans l'Église re-réformée fut comme amplifié par le désir, que je sentis naître au contact du paysage valaisan, d'une compréhension différente de moi et du monde, sans aucune influence ecclésiale. Je découvris en revanche la réalité - naturelle ? transcendantale ? - de la dimension religieuse. Le Valais m'ouvrait à une manière autre de percevoir les réalités du monde ; un rapport nouveau entre le haut et le bas, le ciel et la terre, le matériel et le spirituel. C'était comme une première intuition de l'analogie et, si peu que ce fût, du sacrement. Cette découverte s'accompagnait d'une joie intense. Était-ce la composante alpine et déjà légèrement méditerranéenne du paysage, la lumière, je ne sais quelle poésie, - ô Haldas ! - bien plus : la sensation du sacré, auquel la foi protestante ne paraissait pas sensible ? Toujours est-il qu'au travers du vert tendre des mélèzes, du ciel bleu contrastant avec la blancheur des névés, la flore abondante, la lumière intense et la pureté de l'eau, me parvenait le message d'un «Ailleurs» déjà mystérieusement présent et qui dilatait mon cœur. Il est vrai que la proximité de la chapelle blanche, où je savais brûler la lumière du tabernacle, comptait pour beaucoup, sans que je sache pourquoi.

Cependant, je sentais bien que tout cela avait affaire à ce qu'on appelle religion, si tant est que *religere* signifie recueillir les signes d'une Présence. J'ajoute que cette découverte ne portait nullement ombrage à ma foi : ici, j'étais déjà sans le savoir catholique, et protestant à la maison. Les deux modes, loin de s'exclure, se complétaient, et j'ai toujours pensé qu'il était en somme dommage qu'il fallût choisir.

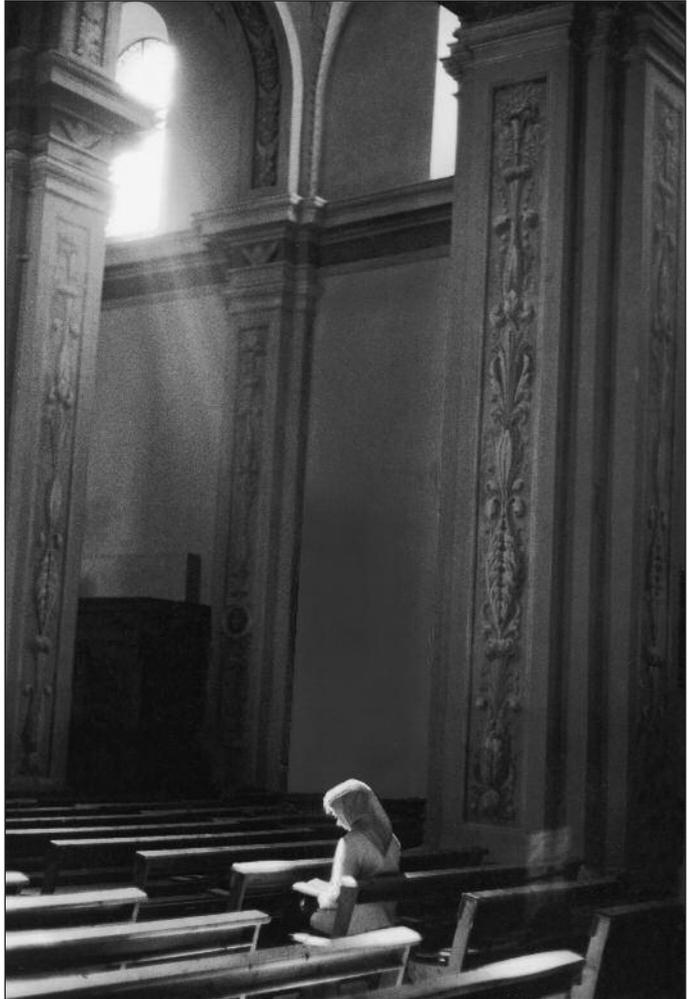
Nous entrâmes dans l'Église «d'en face», ma femme et moi, après une longue période d'attente. Qu'est-ce, au fond, qui nous y a retenus ? L'enracinement dans une réalité immense, humaine et divine, une plus grande universalité, quelque chose de plus incarné, de plus généreux, de plus maternel (même sans mariologie), de plus tolérant, si toutefois je fais un instant abstraction des dérives de l'institution : l'autoritarisme, le goût du pouvoir, l'étroitesse

doctrinale, des structures obsoletes et non bibliques, l'attachement excessif à la tradition, le refus de la modernité, le hiatus entre une exégèse advenue pour l'essentiel sans elle et une dogmatique tributaire d'une mentalité dépassée. Ce qui m'impressionne dans le catholicisme, c'est sa permanente fécondité, sa vitalité, sa force d'intégration et d'amour, ce quelque chose qui le rend pareil à une prodigieuse matrice et qui me fait participer au tout. C'est pourquoi je me sens bien, chez moi, enraciné dans cette vaste communauté. Débarrassée de ses failles, je la crois capable d'intégrer ce que le protestantisme a de meilleur, et donc de se rajeunir.

Après un quart de siècle de vie catholique, je vois mieux en quoi nos deux Eglises diffèrent, et en quoi elles tendent vers le même but. J'ai fini par être propulsé par le destin, puis par mon choix dans l'une d'abord, puis dans l'autre, et leur opposition me paraît maintenant dérisoire face aux périls énormes qui menacent le monde.

Pourquoi alors évoquer la crise ? Parce que la crise (*krinein*) signifie discerner, trier, juger, et non «critiquer». Elle est non seulement compatible avec, mais consubstantielle à la foi de Jésus. Le pape actuel a raison de prôner cette foi comme un rempart contre les poisons qui rongent notre civilisation. Mes années catholiques m'ont aussi permis de découvrir après coup à quel point le protestantisme a fait précisément de ce discernement sa grande affaire. Le pasteur André Biéler l'a montré dans un livre récent. Nous devrions en être reconnaissants. Aussi, je ne vois plus aucune raison valable d'opposer l'une des confessions à l'autre. C'est à les allier, à les fédérer, à les faire collaborer et à se compléter qu'il convient désormais de travailler.

En dépit de sa majesté, de son caractère archétypique, maternel et englobant, ouvert, accueillant et fécond, l'Eglise catholique demeure à mes yeux exagérément penchée vers son passé, allergique au changement, convaincue que c'est ainsi qu'elle reste fidèle à sa



Recueillir les signes d'une Présence.

vocation. Elle refuse, dans ses plus hautes autorités, d'envisager le passage à un autre paradigme (Hans Küng). Le plus préoccupant cependant à mes yeux est que l'Eglise catholique, au cours des siècles, a réussi à ancrer dans la conscience des siens, clercs et laïcs, la conviction qu'il faut certes tendre à un statut d'adulte dans tous les domaines de la vie, sauf dans celui qui concerne la foi : ici il convient d'obéir et de se soumettre, sans l'ombre d'une critique. Or tout catholique informé en est conscient, mais il hésite à le dire, jugeant inconvenant de se singulariser. Pourquoi l'Eglise romaine hésite-t-elle à permettre à ses fidèles d'accéder à leur pleine maturité ? Croit-elle les mettre à l'abri de la liberté et du discernement, qui risquent d'engendrer le doute, en continuant à les infantiliser, donc à les maintenir dans une mentalité d'enfants sages et soumis ? Est-ce dans ce sens que Jésus entend le mot enfant ? Sait-on que le verbe obéir (*hypakouô*) ne se trouve jamais dans sa bouche ?

En simplifiant à peine, on peut dire que le catholicisme est soucieux au premier chef de l'enracinement, et donc de la sécurité métaphysique de ses fidèles. Il aimerait leur épargner les affres de la libre recherche, du doute, des hésitations et des angoisses dans le domaine religieux. Je le dis avec admiration et reconnaissance. Cela me fait, de plus, largement comprendre les hésitations qu'éprouve notre Eglise à faire siennes les exigences et les «vérités» de la modernité. S'il est un lieu où le discernement est de mise, c'est bien ici. Mais dans ce domaine, le catholicisme va trop loin. Il se fige et se ferme aux valeurs et aux richesses énormes de notre époque. La béatification de Pie IX en dit long. Sur ce point, la position protestante me paraît non seulement plus réaliste et plus vivante, mais surtout plus proche de l'Evangile.

Mon expérience m'a enseigné que, décidément, aucune Eglise, aucune religion ne peut légitimement prétendre à la vérité. Nous avons tous mieux à faire qu'à nous critiquer, voire à nous opposer. Les périls qui pèsent sur toute forme de foi sont tels que nous n'aurons pas trop de toutes nos forces conjuguées pour poursuivre vaillamment la recherche du Royaume et de sa justice, en d'autres termes : à apprendre à nous aimer.

Jean-Bernard Lang
Chêne-Bourg

MISE AU CONCOURS

La Faculté de théologie catholique de l'Université de Fribourg recherche

UN PROFESSEUR ASSOCIÉ DE THÉOLOGIE PASTORALE

- Doctorat en théologie (ou titre jugé équivalent) nécessaire,
- compétences en sciences humaines et expérience pastorale souhaitables,
- connaissance de l'allemand recommandée.

**Délai des candidatures :
31 janvier 2001**

L'Université de Fribourg aspire à une augmentation de la part des femmes dans l'enseignement et la recherche ; elle encourage donc les femmes qualifiées à présenter leur candidature.

Candidatures à adresser à :

*Guido Vergauwen,
doyen de la Faculté de théologie de
l'Université de Fribourg,
CH-1700 Fribourg.*

Tombeau pour Roger Peyrefitte

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

Si Roger Peyrefitte avait été reçu à l'Académie française au fauteuil de Henri de Montherlant, on aurait entendu le discours d'un Grec à un Romain, discours dont nous trouvons une préfiguration dans *La mort d'une Mère*. Cette conversation est une des pièces maîtresses du livre. On sent bien qu'elle a été reproduite telle qu'elle a été prononcée.

Roger Peyrefitte vient d'être alarmé par un rêve sur la santé de sa mère, qui est malade, âgée et qui habite la province. Il décide de partir à son chevet mais il s'accorde un délai de trois jours pour mettre en ordre diverses affaires qui le retiennent à Paris. Son ami Montherlant blâme ce délai, mais blâme aussi sa tendresse d'âme. On retrouve ici l'auteur de *Service inutile* et de *Port-Royal* qui écrivait : *Si vous êtes chrétien, soyez-le sérieusement. Si vous êtes patriote, ayez des vertus civiques*. Il déclare pareillement : *Si vous aimez votre mère, partez sans retard. Mais rien ne vous oblige à l'aimer*. Le Christ lui-même fut assez distant vis-à-vis de la sienne.

Ce goût de la logique est évidemment l'ennemi de la vie telle qu'on la comprend généralement. Comme l'est d'ailleurs un certain christianisme. C'est une passion qui s'exerce et tire sa force de ce vide. *Quelle que soit la limpidité de votre cœur*, dit-il, *vous avez de la chance : vous allez perdre une mère à un moment où vous êtes capable à la fois d'en souffrir et d'en jouir (d'en jouir atrocement), en un mot de le comprendre. Moi, j'ai perdu la mienne sot-*

tement ; j'étais trop jeune. Je me suis déli-vré d'une présence obsédante et j'ai raté l'une des grandes chances de la vie : la mort d'une mère.

Roger Peyrefitte se défend sur les deux terrains. *Comment pouvez-vous me parler de ma mère, vous qui ignorez l'affection ? Vous prédites le malheur parce qu'il est tragique et plus conforme à votre horreur de l'humanité*. Il sent qu'il a tort en ne partant pas tout de suite, mais il dissimule cette faute en reprochant à Montherlant sa dureté. (Il dit encore : *Alors qu'il prône la joie de vivre, Montherlant est un pessimiste de nature. Mais jusque dans son pessimisme, il y a une source d'énergie allante qui vous conduit à la joie par la rage.*)

Humaniste et provocateur

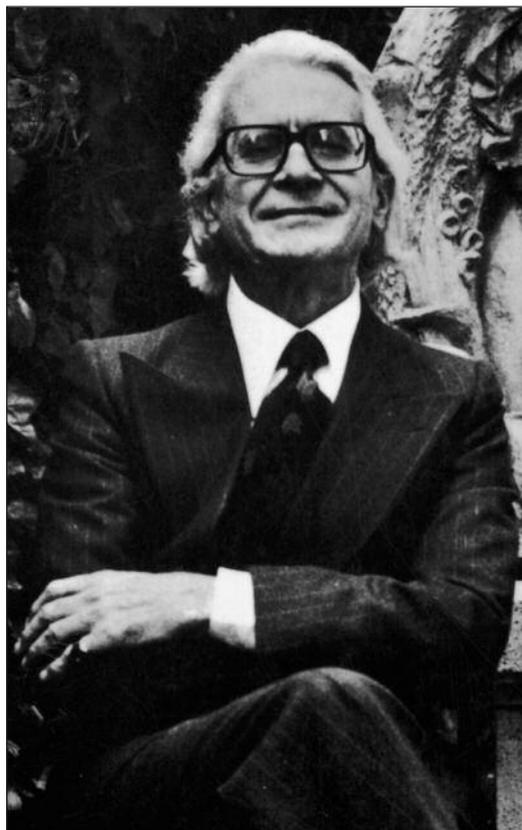
Dans *La mort d'une Mère*, Roger Peyrefitte se condamne et tous les hommes avec lui. Puis il se pardonne. On partage sa douleur. On n'en retourne que plus brutalement dans un monde exaspérant : celui de la famille, de la littérature, jusqu'au télégramme de Montherlant : *Soyez fort, ne vous mariez pas, n'entrez pas dans les ordres, ne partez pas pour l'Afrique. Achetez un chat.*

Peyrefitte n'eut pas trop de mal à obéir à son ami, car il était né écrivain. Et comme il aimait la beauté des garçons et la Grèce, il acheta des statues d'éphèbes dont il meubla son appartement.

Outre le fait d'avoir été un fils aimant et déchiré, Roger Peyrefitte aima les concours, les potins et le scandale, comme en témoignent ses livres controversés sur les juifs et les Américains. Il fut aussi un des très rares écrivains contemporains pour qui l'Antiquité reste une source d'émotion. Il citait volontiers Anatole France comme son maître et ne cachait pas qu'il avait lu Gaston Boissier et Abel Hermant avec plaisir. Mais on peut imaginer que ces auteurs érudits et galants n'ont jamais remplacé dans son esprit Théocrite, Horace, Ovide et Tibulle. Les traits de son caractère, ses vertus littéraires ont encore cet accent. Il était fait pour l'élégie, l'épître et la satire. C'est un ennemi de l'emphase et du tragique, mais il n'est pas étranger à la pitié, comme nous l'avons vu en lisant *La mort d'une Mère*, et comme le montrent aussi ses réflexions sur la piété populaire italienne.

Avec tout cela, il n'est pas la victime d'une image pédante du passé. Il se promène en pensant à Platon comme à un ami resté en Grèce et qui fit l'expédition avant lui. Il écrivait un français soigné et élégant qui sentait son XVIII^e siècle, et ne voyait pas de contradiction entre le fait de pratiquer l'amour de la beauté des jeunes gens et celui de pratiquer la religion catholique. Si la foi angoissée d'un Pascal, enfantine d'un Bernanos, ou fanatique d'un Bloy ne fut pas son partage, sa grammaire, elle, resta toujours catholique. C'était en tant qu'artiste, un excellent conteur à la Mérimée, qui ne traînait jamais. Circonstance inappréciable.

Je voudrais, pour terminer, citer les dernières lignes des *Amitiés particulières*, le roman qui fit sa notoriété et le lança dans la carrière. Elles apportent un dénouement qui n'est pas tellement actuel. Le bon héros de roman, au XX^e siècle, se tue. Mais Georges, après la mort de son ami, se sent possédé par un autre sentiment. Il s'écrie : *Tu n'es pas*



Roger Peyrefitte.

l'enfant des prières et des larmes, mais l'enfant de mon amour, de mes espoirs, de ma certitude. Tu n'es pas mort, tu n'as passé qu'un instant sur l'autre rive. Tu n'es pas un dieu, tu es le garçon que je suis, tu respirez en moi, mon sang est le tien. Ce que j'ai vraiment, tu le possèdes. Ainsi que nous l'avions souhaité, nous serons désormais toujours ensemble, et c'est à moi de redire : «Que c'est beau : toujours !»

Il approchait de la maison. Il allait y rentrer avec un hôte caché qui ne le quitterait plus. Une nouvelle existence commençait pour eux. Le deuil d'aujourd'hui appartenait à l'ancienne. Demain c'était le premier anniversaire de Georges et d'Alexandre. Demain ils auraient quinze ans.

G. J.

Un défi à relever

Gérard Leclerc, *L'amour en morceaux ?**

L'*amour en morceaux ?* Le point d'interrogation, dans le titre, est précieux. Gérard Leclerc est lucide. Rien ne lui échappe de la situation de l'amour dans notre société. *L'amour en morceaux* rôde sur notre temps comme une menace permanente. Mais pour lui, il ne s'agit pas là d'une fatalité. Toutes ces situations que l'on veut rattraper par des bricolages législatifs, en pensant que la loi règle tous les problèmes, sont à la source des insécurités actuelles, de la violence juvénile et de la fragilité des personnalités contemporaines. Sans complaisance dans le diagnostic, voici qu'avec lui cette situation chaotique ne nous paraît pas désespérante. Gérard Leclerc nous fait comprendre que *l'amour en morceaux* n'est pas une figure qui s'appliquerait typiquement à une époque, la nôtre. C'est une sorte de menace, toujours présente, qui a trouvé aujourd'hui des conditions assez particulières pour qu'on la prenne comme un de nos plus grands défis.

Ce que j'ai aimé dans ce livre, c'est que pour nous aider à relever ce défi, Gérard Leclerc n'hésite pas à nous inviter à prendre notre bâton de pèlerin pour enjamber le temps et les civilisations. Sa formation de philosophe et de théologien lui permet de faire de multiples emprunts à la littérature, à la philosophie, à la théologie, à l'anthropologie, à l'histoire, à la sociologie, sans compter quelques clin d'œil à la psychanalyse ou au droit. Trop c'est trop, direz-vous. Il n'en est rien. Peu à peu notre horizon s'ouvre. A travers ce pèlerinage aux sources, notre conviction se renforce qu'il est impossible de nous comprendre comme homme et femme de notre

temps, sans nous situer dans les continuités et les discontinuités historiques.

Grâce à la clarté d'expression de son auteur, ce livre n'est pas difficile à lire, mais il demande de l'attention si nous voulons pleinement bénéficier de la découverte des nombreuses perles qui se cachent au creux de ces pages. C'est une occasion de vérifier la pertinence des idées reçues. Les surprises ne manquent pas. C'est une chance pour la recherche de la vérité et le renouvellement de notre espérance.

Un exemple : à la question, *aimer pour la vie est-il possible ?* Gérard Leclerc répond : *Aimer pour la vie semble dépasser les forces humaines et tout se vit désormais au rythme des intermittences du cœur. Seul problème dans cet horizon : les enfants. Les enfants, qu'on le veuille ou pas, sont dans la durée. Une éducation se fait au moins sur vingt ans. Et puis, on est père et mère pour la vie. Les modernes ont beau vouloir vivre à titre précaire leurs amours, les fruits de ces amours ne cesseront de se rappeler à leur bon souvenir, et avec eux la responsabilité commune de l'homme et de la femme dont l'union est ainsi marquée du sceau de l'éternel.*

Il n'y a pas que l'amour qui soit marqué du sceau de l'éternel ; le christianisme, quelles que soient ses pesanteurs, sort réhabilité et grandi de cette patiente et lucide investigation. Une raison de plus d'accorder à ce livre tout l'intérêt qu'il mérite.

Charles Devaud

* Préface de Tony Anatrella, Presses de la Renaissance, Paris 2000, 336 p.

Pour une éthique de la science

Jacques Mirenowicz, *Sciences et démocratie, le couple impossible**

Dans un petit fascicule, destiné à un large public, le journaliste et chercheur Jacques Mirenowicz réussit la jolie performance de rester simple, ferme et nuancé à la fois. Rappelant que la rupture fondamentale de nos sociétés, la révolution industrielle, a eu lieu par la mobilisation des énergies fossiles et non renouvelables, extraordinairement lourde de conséquences, Mirenowicz dégage les enjeux des déviations actuelles.

Que la logique soit celle du libéralisme du XIX^e siècle, du néo-libéralisme du XX^e siècle finissant (croyant tous deux à l'autorégulation des forces, qui assigne au marché la charge du bien commun), ou du mariage Etat - industrie du XX^e siècle, il s'agit toujours de subordonner l'ensemble des activités humaines aux règles du raisonnement économique. En réalité, le marxisme et le capitalisme constituent deux gigantesques rationalisations de la volonté industrielle. Leur but est fondamentalement le même : exploiter totalement la planète.

Une dialectique redoutable justifie ces volontés, au moment même où l'on proclame la mort des idéologies : la croyance que la connaissance scientifique entraîne de façon quasi automatique le progrès, et son corollaire, que ce progrès passe automatiquement par la croissance économique. Tout cela ayant l'apparence de la plus claire rationalité et postulant l'absence de limites. (...) *En persistant à mettre sa foi dans l'utopisme technicien, en se soumettant au diktat du marché solvable sursaturé de richesses (...), l'activité scien-*

tifique répudie les idéaux dont elle se réclame. Il est urgent d'étendre la démocratie aux choix qui sont à la base des investissements orientant la production scientifique. Ceci nécessite un double mouvement, des scientifiques vers la citoyenneté et la compréhension des mécanismes sociaux, des citoyens vers les enjeux des choix technologiques. Ces derniers sont le vrai déterminant de la chose publique, et peut-être ce qui est le plus occulté.

Et Mirenowicz de formuler le postulat éthique : *C'est (...) à la société dans son ensemble que revient la responsabilité de décider quelles recherches entreprendre. C'est à elle de vouloir connaître et comprendre dans quelle direction orienter la constitution de nouveaux savoirs.* Maîtrise et manipulation du vivant, ou meilleure connaissance de la biodiversité, aujourd'hui en péril ? Priorité à la médecine technologique, ou aux 1,4 milliard d'humains qui n'ont pas accès à de l'eau potable ? Mirenowicz nous rappelle que 70% des maladies sur notre planète sont dues à l'eau souillée. Et il illustre bien ce paradoxe d'un culte rendu par nos sociétés à l'innovation en soi, entreprise dans le seul but de relancer sans fin la consommation, complètement décalée et déconnectée de la réalité humaine sur cette Terre. Oui, la vraie modernité reste à inventer, qui réconcilierait besoins et moyens.

René Longet

* Charles Léopold Mayer, Paris 2000, 86 p.

Témoignages

ALEXANDRE MEN

par Yves Hamant
Nouvelle Cité, Montrouge
 2000, 224 p.

Les lecteurs de *Jésus, le Maître de Nazareth* (cf. **choisir** n° 482, février 2000) sont sans doutes curieux de connaître un peu mieux l'auteur de ce chef-d'œuvre, le Père Alexandre Men, prêtre orthodoxe russe, tué à coups de hache par un inconnu le 9 septembre 1990. Premier prêtre autorisé à enseigner la religion dans un lycée d'Etat, il était devenu une sorte de père spirituel des intellectuels moscovites. Travaillant dans des circonstances difficiles, souvent inquiété par les autorités, absorbé par le ministère paroissial, assiégé par d'innombrables personnes en recherche, le Père Men a trouvé le temps de réaliser une œuvre intellectuelle de grande envergure : une histoire des religions en six volumes et toute une série d'ouvrages sur la Bible, le christianisme, la prière, la vie chrétienne.

Son œuvre comme sa vie sont conditionnées par la situation du christianisme sous le régime soviétique. En relevant le défi de l'athéisme militant, Alexandre Men approfondit le message chrétien pour le transmettre à une génération éduquée en marge de toute référence religieuse mais travaillée par le désir de Dieu. Un peu trop succincte, cette biographie permet un premier contact avec une

personnalité religieuse attachante et stimulante.

Pierre Emonet

L'ART DE LA PAIX
Un maître zen engagé dans le monde d'aujourd'hui

par Bernie Glassman
Albin Michel, Paris 2000,
 236 p.

Ce livre est un vibrant témoignage d'un moine bouddhiste zen américain, pour qui la question *qu'est-ce que faire la paix ?* a mis en œuvre un processus d'action en faveur de la guérison de soi-même et de tous les êtres vivants. Bernie Glassman, fondateur de l'ordre zen des *peacemakers* (Artisans de paix) rend compte de ses expériences de retraites inter-religieuses à Auschwitz et des retraites dans la rue, à New York ou ailleurs (il est venu aussi à Bâle et à Zurich) qui sont le substrat de nombreux projets sociaux avec les plus démunis.

Réagir à *chaque événement de manière spontanée et appropriée... sans inquiétude du résultat final... s'ouvrir à l'inconnu... prendre refuge en l'unité, la diversité et l'harmonie* : l'engagement implique l'absence radicale de toute idée préconçue sur soi-même, les autres et la société, de tout préjugé générateur de jugements et de rejets. Où qu'il vive, même au fond d'une prison, le *peacemaker* offre une méditation qui trouve sa raison d'être dans une compassion active pour le bien de tous.

L'ordre des *peacemakers* attire à lui des hommes et des femmes de toutes religions qui bâtissent, avec leurs propres expériences, un monastère universel et à ciel ouvert, pour œuvrer à la paix dans le monde.

Marie-Thérèse Bouchardy

Spiritualité

CHACUN CHERCHE SON ANGE

par Anselm Grün
Albin Michel, Paris 2000,
 184 p.

Moine bénédictin allemand, l'auteur nous fait pénétrer dans le monde angélique surnaturel et pourtant tellement approprié à notre vie quotidienne émaillée de difficultés et de joies. Pourquoi certains parmi nous ont-ils perdu cette perception toute naturelle de l'enfant à sentir une présence protectrice ?

Chaque être humain a son ange, telle est la bonne nouvelle de ces vingt-quatre histoires que nous rapporte la Bible ; telle est aussi la connaissance que nous apporte la tradition spirituelle. On redécouvre ici les messages de l'amour de Dieu transmis par les anges qui délivrent de l'angoisse, de nos multiples prisons. Au-delà de toute superstition, ils nous guident vers la connaissance de nous-mêmes. Tradition chrétienne et psychologie des profonds s'entremêlent.

Cette approche fondée décode un langage parfois hermétique, donne sens et surtout réconfort car *les anges accompagnent bel et bien l'être humain sur tous ses chemins.*

Josy-Anne Rigotti

LE MAÎTRE DES BÉATITUDES

par Yvan Amar

*Albin Michel, Paris 2000,
200 p.*

Parce qu'il incarnait lui-même son enseignement avec authenticité et profondeur, Jésus, le Maître des Béatitudes, nous donne l'élan pour nous mettre en marche et devenir des *royaumisants, des matrices pour mettre au monde le Royaume.* Yvan Amar, au carrefour du judaïsme (par son père), du christianisme (par sa mère) et de la sagesse orientale (par son maître indien), nous propose d'entrer *en relation poétique avec le monde pour devenir des sujets authentiques du Royaume, à savoir des êtres libres des trois poisons fondamentaux* : le doute, la colère et la peur.

Il existe des livres sur les Béatitudes, mais rarement un comme celui-ci ! Quelle simplicité, quelle profondeur ! Il faut goûter le nectar de ce petit livre et découvrir la saveur des Béatitudes. Chacune est distillée dans le courant de la vie, dans le risque avec l'Esprit, pour reconnaître l'Un dans l'autre et devenir fils de Dieu par l'autre. Ces graines *semées dans le monde, ensemençées*

par l'amour, germeront dans notre *chemin d'intégration, de liberté, de relation, de solidarité.* Mettez ce petit livre dans votre poche et mettez-vous en marche !

Marie-Thérèse Bouchardy

Ancien Testament

CINQUANTE PORTRAITS BIBLIQUES

par Paul Beauchamp

dessins de Pierre Grassignoux
Seuil, Paris 2000, 264 p.

Dans l'immense monument que représente la Bible, Paul Beauchamp propose une série de cinquante «portraits», manière vivante d'abrégé l'histoire de l'Israël biblique sans laisser de trop grandes lacunes. L'auteur, professeur d'exégèse au Centre Sèvres, à Paris, bien connu des spécialistes pour plusieurs ouvrages essentiels de théologie biblique sur l'un et l'autre Testament, trace ici cinquante portraits en une sorte de galerie - comme les ch. 44 à 50 du Livre du Siracide - s'étendant des patriarches jusqu'au retour de l'exil, à l'époque perse et à la construction de la Bible.

Avec une maîtrise exceptionnelle, P. Beauchamp conduit et reconduit vers les Ecritures elles-mêmes. Le lecteur y trouvera beaucoup de surprises, depuis Abraham jusqu'à Daniel et la fin des temps, en passant par Isaac le «rire», Jacob le trompeur et le lutteur, David, Moïse, des archétypes

comme Adam et Eve, Job ou le cri du lépreux, Jonas ou Monsieur tout le monde, un inconnu - le «serviteur» - qui est le plus grand prophète d'Israël, quelques femmes, Rahab la prostituée, Ruth ou l'histoire des gens qui ont faim, Esther ou les déguisements. Bien des portraits s'achèvent dans le Nouveau Testament.

Comprendre n'est pas tout. Il faut sentir. C'est pourquoi les dessins de Pierre Grassignoux, inspirés des sculptures, peintures, vitraux ou tapisseries du Moyen Age, accompagnent le texte *en vue d'un repos après la lecture.* Ces représentations *semblent nous dire, à propos des anciens d'Israël : ils étaient comme nous, et Dieu les aimait.* Bref, un très beau livre à offrir, qui nous fait aimer les Ecritures, source de surprises sans fin.

Joseph Hug

LES ROUTES DU PROCHE-ORIENT

Des séjours d'Abraham aux caravanes de l'encens

sous la direction de

André Lemaire

*Desclée de Brouwer, Paris
2000, 144 p.*

S'adressant d'abord aux spécialistes et aux passionnés du Proche-Orient ancien, ce petit ouvrage rassemble des contributions données dans le cadre d'une journée d'étude, organisée le 6 mai 1999 par la revue *Le Monde de la Bible.* Trois thèmes ont été retenus : les

lieux d'Abraham, la route de la mer en Phénicie (Liban actuel) et la route de l'encens au Yémen, en Arabie du Sud.

Les cinq contributions sur les lieux d'Abraham sont particulièrement intéressantes car elles montrent le rôle intégrateur, rassembleur et unificateur joué par la figure de l'ancêtre commun, «l'ami de Dieu», pour tous les habitants du Croissant fertile, d'une extrémité à l'autre. Abraham unit en particulier l'Israël juif et la Palestine arabe, d'une part comme père d'Isaac, d'autre part comme père d'Ismaël, l'ancêtre des tribus nord-arabes à Hébron et sa région. L'histoire ancienne rejoint l'actualité des trois religions monothéistes de Palestine.

Joseph Hug

ADAM, OU ES-TU ?

Vagabondages bibliques

par Alain Grzybowski

Desclée de Brouwer, Paris 2000, 192 p.

Après *Sous le signe de l'alliance* et *Lettre de Dieu à celle qu'il aime*, cet amoureux de Dieu, chef d'entreprise, père de famille, puis diacre permanent, continue de nous dévoiler ce *Dieu qui ose nous dire : Je t'ai donné un trésor dans ton sac* (Gn 43,23). Et du sac, il retire des lettres qui nous deviennent chères, qui parlent de Dieu et de nous. Alors, des vagabondages ?

Oui, bien sûr, pour les gens ordonnés qui cherchent des démonstrations, mais perles pré-

cieuses pour ceux qui ont le désir de connaître le cœur de Dieu dans l'histoire de l'Alliance qui se continue aujourd'hui. Un autre visage de Dieu, le vrai celui-là, entraîne un nouveau visage de l'homme et, comme les commentaires sont courts (quatre pages environ), une lecture par jour peut nous donner une lumière précieuse et un goût renouvelé de la Bible. Ce partage m'a comblé.

Jean Nicod

Nouveau Testament

BONNE NOUVELLE POUR LES ANNÉES 2000 L'aventure de la foi selon saint Marc

par Michel Hubaut

Bayard Presse, Paris 2000, 384 p.

L'auteur est un théologien franciscain animateur de nombreuses sessions et de retraites. Il a déjà publié une quinzaine d'ouvrages de spiritualité, traduits en différentes langues. Il propose ici de régénérer notre foi et d'alimenter notre vie spirituelle en suivant pas à pas la lecture de l'Évangile de Marc. Il le fait, certes, avec de bonnes connaissances exégétiques et de manière très pédagogique. Il sait donner un éclaircissement théologique sur les termes un peu difficiles à interpréter. Toutes ses analyses sont là pour permettre de mieux comprendre, connaître, aimer la personne de Jésus. Avec conviction, il montre

comment le Fils, en relation incessante avec le Père, est l'origine de toute vie ecclésiale et sacramentaire.

Ce livre est recommandé à tout lecteur qui souhaite entreprendre une lecture conviviale et stimulante de l'Évangile de Marc. Il rendra de grands services en catéchèse.

Monique Desthieux

L'INTRODUCTION AU NOUVEAU TESTAMENT Son histoire, son écriture, sa théologie

Labor et Fides, Genève 2000, 490 p.

Cet ouvrage est un collectif dont les auteurs sont principalement des exégètes réformés de Suisse romande. Il fait le point des connaissances actuelles sur les écrits du Nouveau Testament et sur l'histoire du Canon. Jean-Daniel Kaestli (Lausanne) retrace l'histoire compliquée du catalogue ou de la norme des écrits retenus dans l'Église depuis le II^e siècle. On notera, spécialement en Syrie orientale, les résistances à la pluralité des quatre Évangiles, la résistance en Occident face à la Lettre aux Hébreux et celle, dans l'Église grecque et les Églises de Syrie, vis-à-vis de l'Apocalypse. Ce manuel démontre avec netteté que l'exégèse historico-critique n'est pas du tout figée et sait intégrer les outils de l'analyse narrative et rhétorique.

Joseph Hug

Livres reçus

Alliance. Recueil œcuménique de chants. Ouvrage collectif [32795]. *Saint-Augustin, St-Maurice 2000. Sans pagination.*

Assaf Antoine Joseph : Terre blanche. Journal d'un otage au Liban. *Fayard, Paris 2000, 506 p.*

Auque Hubert : Je parle, un autre m'écoute. L'entretien pastoral. *Labor et Fides, Genève 2000, 96 p.*

Bastaire Jean : Petit dictionnaire des idées non reçues. *Socomed Médiation, Saint-Maur 2000, 160 p.*

Bavaud Michel : Epître au Romain. *M. Bavaud, Treyvaux 2000, 64 p.*

Bianchi Enzo : Comment évangéliser aujourd'hui ? *Saint-Augustin, St-Maurice 2000, 56 p.*

La Bible des petits enfants. Ouvrage collectif [32699]. *Fleurus, Paris 2000, 240 p.*

Bichelberger Roger : Prier 15 jours avec Guillaume-Joseph Chaminade, fondateur de la Famille marianiste. *Nouvelle Cité, Montrouge 2000, 124 p.*

Bonino Serge-Thomas : Je vis dans la foi au fils de Dieu. Entretiens sur la vie de la foi. *Socomed Médiation, Saint-Maur 2000, 130 p.*

Bourgeois Elisabeth : Marie. Roman. *Arthème Fayard, Paris 2000, 190 p.*

Cent livres du vingtième siècle. Ouvrage collectif

[32601]. *Bibliothèque cantonale et universitaire, Lausanne 2000, 48 p.*

Christophe Paul, Minnerath Roland : Le «Syllabus» de Pie IX. *Cerf, Paris 2000, 114 p.*

Clavel Bernard : Le cavalier du Baïkal. *Albin Michel, Paris 2000, 344 p.*

Confessions de foi réformées contemporaines et quelques autres textes de sensibilité protestante. Ouvrage collectif [32792]. *Labor et Fides, Genève 2000, 362 p.*

Congar Yves : Vaste monde, ma paroisse. Vérité et dimensions du salut. *Cerf, Paris 2000, 220 p.*

Le corps, miroir du monde. Voyage dans le musée imaginaire de Nicolas Bouvier. Ouvrage collectif [32904]. *Zoé, Carouge 2000, 168 p.*

Cosson Gabrielle : Guérir avec les saints. *Cerf, Paris 2000, 364 p.*

Couchepin Nicolas : Le sel. *Zoé, Carouge 2000, 202 p.*

Droit Roger-Pol : Les religions expliquées à ma fille. *Seuil, Paris 2000, 64 p.*

Dupuis Sylviane : Géométrie de l'illimité. *La Dogana, Genève 2000, 80 p.*

Dürrenmatt Friedrich : Répliques. Choix d'entretiens. *Zoé, Carouge 2000, 304 p.*

Etre marianiste aujourd'hui. Béatification du père Chaminate (3 septembre 2000). Ouvrage collectif [32029]. *Saint-Augustin, St-Maurice 2000, 104 p.*

Follereau Raoul : Le livre d'amour. Pensées de Raoul Follereau. *Association suisse Raoul Follereau, Lausanne 1999, 62 p.*

Fougère Paule : Grands pharmaciens. Leurs découvertes, leurs écrits. *Buchet/Castel, Paris 1999, 352 p.*

Fuchs Eric : L'exigence et le don. Un parcours éthique (1978-1997). *Labor et Fides, Genève 2000, 240 p.*

Galot Jean : Dieu en trois personnes. *Socomed Médiation, Saint-Maur 1999, 246 p.*

Garrigues Jean-Miguel : Père, Fils et Esprit Saint. Catéchèses de Jean Paul II sur la Trinité. *Socomed Médiation, Saint-Maur 2000, 96 p.*

Geiger Louis-Bertrand : Penser avec Thomas d'Aquin. *Universitaires, Fribourg 2000, 240 p.*

Guertin Marie : La conscience chez les personnes Alzheimer. Etude de cas et éthique des comportements. *Médiaspaul, Paris 2000, 102 p.*

Hadewijch d'Anvers : Les visions. *Ad Solem, Genève 2000, 120 p.*

Head Bessie : Contes de la tendresse et du pouvoir. *Zoé, Carouge 2000, 192 p.*

Immaculata (Sœur) : Florilège de l'invisible. Poèmes. *Socomed Médiation, Saint-Maur 2000, 112 p.*

Jean XXIII : Le rosaire médité. *Saint-Augustin, Saint-Maurice 2000, 82 p.*

Kessler Diane, Kinnamon Michael : Councils of Churches and the ecumenical vision. *Nouvelles œcuméniques, Genève 2000, 86 p.*

Klaine Roger : Le devenir du monde et la Bible. I. Le destin de l'univers selon les écrits bibliques d'avant notre ère. *Cerf, Paris 2000, 270 p.*

Klaine Roger : Le devenir du monde et la Bible. II. Le devenir de l'humanité selon les écrits bibliques d'avant notre ère. *Cerf, Paris 2000, 232 p.*

Lange Benoît : Abyssinie. Entre ciel et terre, la route d'Arthur Rimbaud. *Olizane, Genève 2000, 144 p.*

Légeret Jacques : L'énigme amish. Vivre au XXI^e siècle comme au XVII^e. *Labor et Fides, Genève 2000, 252 p.*

Loron Philippe : Rendez votre stress créatif. *Fayard, Paris 2000, 288 p.*

Lubac Henri de : Le mystère du surnaturel. *Cerf, Paris 2000, 380 p.*

Lubac Henri de : Paradoxes. *Cerf, Paris 2000, 408 p.*

Le manuel d'Epictète. Calligraphies de Claude Mediavilla. Ouvrage collectif [32929]. *Albin Michel, Paris 2000, sans pagination.*

Martini Carlo Maria : Les Béatitudes. *Saint-Augustin, St-Maurice 2000, 80 p.*

Martini Carlo Maria : Le fruit de l'Esprit dans la vie quotidienne. *Atelier, Paris 2000, 80 p.*

Mascioni Grytzko : La rose des temps. *Dogana, Genève 2000, 64 p.*

Merlino Jacques : La séduction de Dieu. Roman. *La Marge, Paris 2000, 228 p.*

Morin Eric : Paul, serviteur de notre joie. De Tarse à Corinthe, via Jérusalem, Damas et Antioche. *Socomed Médiation, Saint-Maur 2000, 110 p.*

Mulhauser Blaise : Oiseaux migrants en vol vers la Suisse. *Mondo, Vevey 2000, 108 p.*

Némorin Frank : Le jardin de soleil. Roman. *Buchet/Castel, Paris 2000, 246 p.*

Pierrard Pierre : Anthologie de l'humanisme laïque. De Jules Michelet à Léon Blum. *Albin Michel, Paris 2000, 296 p.*

Pivot Maurice : Un nouveau souffle pour la mission. *Atelier, Paris 2000, 208 p.*

Ploux Jean-Marie : Lettres à Sébastien. Un jeune peut-

il encore croire en Dieu aujourd'hui ? *Atelier, Paris 2000, 160 p.*

Prigent Pierre : L'Apocalypse de Saint Jean. *Labor et Fides, Genève 2000, 510 p.*

Raspail Jean : Le roi au-delà de la mer. Roman. *Albin Michel, Paris 2000, 186 p.*

Rimaud Didier : Jour après jour. Psaumes au rythme des Exercices spirituels. *Vie chrétienne, Paris 2000, 124 p.*

Teresa (Mère) : Fraternité universelle. 365 méditations pour chaque jour de l'année. *Nouvelle Cité, Montrouge 2000, 220 p.*

Tornay André Gil : Les assassins de Dieu. Roman. *A. Thor-nay, Monthey 2000, 242 p.*

Vanier Jean : Le goût du bonheur. Au fondement de la morale avec Aristote. *Presses de la Renaissance, Paris 2000, 282 p.*

Vivre de plusieurs religions. Promesse ou illusion ? Ouvrage collectif [32731]. *Atelier, Paris 2000, 208 p.*

Walsler Robert : Nouvelles du jour. Proses brèves. II. *Zoé, Carouge 2000, 176 p.*

Wandelère Frédéric, Lévêque Alain, Jossua Jean-Pierre : Poésie prétexte. Trois séries autour d'Anne Perrier. *Dogana, Genève 2000, 80 p.*

Illumine le vitrail de ton Eglise unique

O Christ, Toi qui es mort les bras largement ouverts,
pour étreindre et rassembler
tous les enfants de Dieu dispersés,
blesse notre cœur de passion pour l'unité.
Accorde-nous cette joyeuse humilité
qui accueille, émerveillée, en tout homme,
chaque étincelle de Ta vérité,
chaque éclat de Ta sainteté.

O Christ, Toi la Vie et la Résurrection,
ouvre les yeux de notre cœur aux splendeurs
de l'homme unifié, transfiguré, divinisé par Ton Esprit,
cette icône de Dieu chantée par nos frères orthodoxes.

O Christ, Toi la Parole du Père,
ouvre les yeux de notre cœur à la gratuité de Ta Grâce
qui sauve l'homme justifié par la foi,
ce fils adoptif chanté par nos frères protestants.

O Christ, Sacrement du Salut,
ouvre les yeux de notre cœur aux signes de Ta Présence
dans la vie des croyants, ces témoins de Ton incarnation
chantés par nos frères catholiques.
Illumine de l'intérieur
le riche vitrail de Ton unique Eglise
afin qu'y apparaisse
la lumineuse harmonie de ses couleurs
dans leur diversité.

Michel Hubaut
franciscain

JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
retourner
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge

Semaine de prière pour l'unité

Dimanche 21 janvier

- 14h30 «Clin d'œil»** 21 Églises se présentent
- 15h «Coup d'œil»** sur 15 activités œcuméniques
- 16h30 «Regards croisés»** L'œcuménisme au 21^e siècle. Débat.
- 17h30 Célébration œcuménique**

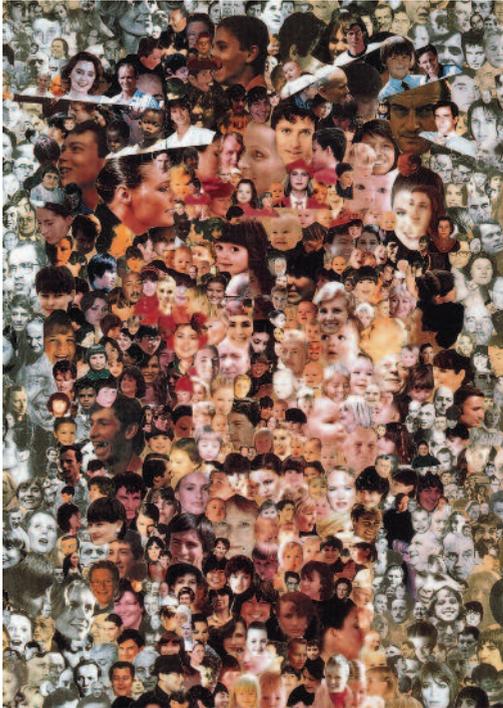


Photo: Département des communications du Collège d'Études Supérieures de l'Université

Organisation:
Le Rassemblement des Églises et communautés
chrétiennes de Genève (RECC)
Chrétiens pour l'an 2000

Dépliant à disposition dans les paroisses
Programme spécial pour les enfants (8-12 ans)

L'ensemble des activités se déroulera

Centre protestant de la Jonction
Paroisse catholique de Ste-Clotilde
Centre des Unions chrétiennes

A la Jonction

9 et 14, Avenue Sainte-Clotilde
Genève